

JACQUES SEMPRÉ

LE LIEN VIVANT



FR
150

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



c90791

LE LIEN VIVANT

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE
LA JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout.

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire ; elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans, expliquent son succès croissant.

ABONNEMENT D'UN AN

52 Romans : 70 francs

Mandats à M. le Directeur de LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e) — Ch. Post. Paris 176-50

MON JOURNAL FAVORI

(LA MODE NATIONALE, fondée en 1885)

REVUE HEBDOMADAIRE

DES MODES, PATRONS ET TRAVAUX DE LA FAMILLE

Tous les Samedis, 16 pages dont 4 en couleurs, plus en supplément un Roman signé d'un de nos meilleurs écrivains.

0 fr. 50

Chaque Numéro est entièrement remboursé par un BON de même valeur, accepté pour son montant en paiement de toute commande de PATRONS, ou pour moitié du paiement de toute autre commande.

**LE SEUL JOURNAL DONT TOUS LES MODÈLES
ONT LEURS PATRONS PRÊTS A ÊTRE LIVRÉS**

Envoi franco d'un numéro spécimen et des conditions d'abonnement, sur demande affranchie, 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C90791

JACQUES SEMPRE

296

LE LIEN VIVANT

ROMAN



ÉDITIONS DE "LA MODE NATIONALE"

94, Rue d'Alésia, 94. — PARIS (XIV^e)



LE LIEN VIVANT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UNE PLAINTÉ DANS LA NUIT.

— A moi ! A moi !

Le vieux Corthis tendit l'oreille. Il était seul dans sa petite maison composée de deux pièces, et savait très bien qu'à cette heure tardive — onze heures du soir — il ne pouvait y avoir âme qui vive aux alentours.

Fossoyeur et gardien du cimetière de Villeneuve-sur-Somme, il en avait fermé les grilles comme de coutume, à la nuit tombante, avant de rentrer chez lui.

Le pavillon qu'il habitait dans l'enceinte même du cimetière avait, le soir, ses vitres éclairées et la fumée légère qui sortait de sa cheminée indiquait aux passants, bien rares dans cet endroit perdu à cinq cents mètres du bourg, qu'il y avait un vivant pour garder tous ces morts.

Le père Corthis, après avoir lu ses journaux, s'était couché, ce soir-là, vers 9 heures, comme il en avait l'habitude et n'avait pas tardé à céder au sommeil.

Il avait laissé la fenêtre de sa chambre entr'ouverte afin de respirer mieux et faire entrer l'air frais de la nuit dans

son modeste logis surchauffé, tout l'après-midi, par un orageux soleil de juillet.

Et voici qu'il était tiré de ce bienheureux sommeil par une plainte répétée dont il n'était pas encore très sûr qu'elle ne fût pas l'effet de son imagination.

Il n'était cependant pas sujet à ces sortes d'hallucination et la compagnie de ses silencieux voisins, sous les dalles, ne lui avait jamais causé la moindre terreur.

— A moi !

Rêvait-il ?

Le silence était si profond dans la campagne qu'il n'était pas possible de se tromper. C'était bien une voix humaine qu'il entendait.

Il se dressa sur son séant, attendit quelques minutes et comme la plainte ne se renouvelait pas, il enfonça de nouveau la tête dans son oreiller, pensant que décidément il avait rêvé.

Une douce somnolence commençait à l'envahir lorsqu'il fut brusquement tiré de ce demi-sommeil par un lointain roulement de tonnerre.

— Il a fait trop chaud tout le jour, murmura-t-il, voici l'orage qui approche.

Il était encore lointain. De temps à autre, quelques éclairs illuminaient brusquement la chambre et tout le champ des morts que Corthis apercevait par la fenêtre ouverte, mais ils étaient si espacés qu'ils laissaient presque le temps à Corthis de se rendormir dans l'intervalle.

Tout à coup un roulement plus prolongé et plus proche fit sursauter le vieillard dans son lit.

— Pas moyen de dormir, grogna-t-il.

Pendant le silence qui succéda à ce premier vacarme, Corthis se leva pour aller fermer sa fenêtre.

— Ainsi ça pourra gronder tant que ça voudra... je serai plus tranquille...

Comme il mettait à exécution son projet et se tenait debout, une main sur l'espagnolette, un nouvel éclair répandit sa lueur blafarde sur les centaines de croix inégales qui se pressaient autour de sa maison comme des moutons autour de leur berger. Il resta une seconde interdit, contemplant ce paysage sinistre et pourtant reposant que sa situation lui avait rendu familier au point qu'il ne ressentait plus à sa vue aucune émotion.

Mais pendant les deux ou trois secondes qui s'écoulèrent avant qu'éclatât le bruit sec du tonnerre, la même plainte étouffée, celle qui l'avait si fortement ému tout à l'heure, quoi qu'il ne voulût pas se l'avouer, se fit de nouveau entendre.

— A moi ! A moi !

C'était un appel faible et pourtant précis, mais qui fut bientôt couvert par le fracas de l'orage qui se déchainait.

Corthis s'habilla à la hâte, enfilant un simple pantalon sur sa chemise de nuit, et se chaussant de gros souliers sans prendre le soin de passer ses chaussettes.

Il ouvrit la porte qu'une rafale de vent lui rabattit au visage et se trouva devant une petite allée bordée de buis semblable à celles que l'on voit dans tous les cimetières.

Des rangées de tombes, dénudées ou fleuries, les unes en marbre précieux, les autres en simple terre battue étalaient leur émouvante solitude dans la nuit chargée d'électricité.

Quiconque n'eut pas été habitué, comme le fossoyeur, à ce triste spectacle, aurait frissonné devant ce qu'il avait de plus désolé encore à cette heure indue.

Mais Corthis n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu.

— Allons, tirons ça au clair, avant qu'il ne pleuve, pensa-t-il.

Il fit quelques pas, écoutant attentivement entre chaque roulement de tonnerre, afin de pouvoir préciser l'endroit d'où s'élevait ce râle et cet appel désespéré.

— Au secours, je ne puis plus!

Cette fois-ci, c'était net. La voix arrivait directement aux oreilles du vieil homme qui ne pouvait cependant bien définir si elle était proche ou lointaine.

Chose curieuse, il lui semblait qu'elle était les deux à la fois.

— On y va, mais où êtes-vous donc, camarade?

Un éclat de tonnerre lui répondit, et il ne sut pas si l'homme l'avait entendu.

— Où êtes-vous, camarade? cria-t-il, plus fort.

Mais il ne perçut qu'une faible plainte qui se perdit dans la nuit et le grondement de l'orage.

Corthis passait à ce moment-là devant une tombe fraîchement remuée. Lui-même l'avait ouverte cet après-midi pour y déposer un cercueil de bois blanc que nul cortège n'accompagnait, mais ayant été occupé, par la suite, à autre chose, il avait laissé au lendemain le soin de la fermer.

Il ne prévoyait pas l'orage de la nuit et quelques pelletées de terre avaient seules été jetées sur le cercueil de pauvre.

Celui qu'il renfermait, on peut bien le dire, n'avait eu autour de lui ni larmes, ni regrets, au moment de rejoindre sa dernière demeure.

Corthis n'avait remarqué qu'un employé de pompes funèbres et, détail plus significatif, un fonctionnaire de la prison départementale de Villeneuve, ce qui laissait prévoir que celui qu'on enterrait ainsi, sans témoins et sans frais, devait être un prisonnier mort dans sa cellule.

— A moi! n'y aura-t-il jamais personne pour m'entendre?

— Mais si, vieux frère, on y va! criait Corthis, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

Cette voix, d'où sortait-elle?

Était-ce possible qu'elle vint de ce cercueil encore non recouvert de terre et que le prisonnier déposé là par ses soins, il y a quelques heures, ait été mis vivant dans sa bière?

Cependant?

Il n'y avait pas de doute à avoir: Cela ne pouvait être autre chose, puisque personne n'était entré dans le cimetière depuis que son gardien, après en avoir fait le tour, avait fermé ses portes.

De larges gouttes d'eau commençaient à s'aplatir sur le sol avec un bruit mat.

— Au secours, Seigneur, épargnez-moi cette seconde mort, pourquoi n'avez-vous pas voulu que j'en finisse...

— Patience, criait Corthis, interrompant le mort vivant qui, sans aucun doute, ne pouvait l'entendre et donnait libre cours à son désespoir.

Le fossoyeur courut chez lui pour y chercher un marteau, une paire de tenailles et une lanterne sourde, cette dernière bien inutile tant les éclairs rendaient lumineuse cette nuit tragique où se jouait la destinée de ce mort revenu à la vie on ne savait encore par quel miracle.

Lorsqu'il fut de retour, l'averse battait son plein.

Il avait passé à la hâte une veste de toile qui, bientôt trempée, colla vite à ses épaules tandis qu'il entreprenait de balayer les quelques centimètres de terre qui recouvraient le cercueil de bois blanc.

A le voir ainsi se hâter à ce travail, par ce temps impitoyable et à l'heure où tous les honnêtes gens sont dans leur lit, les portes bien closes, les personnes les mieux intentionnées auraient pu croire qu'elles étaient en face

d'un scélérat en train de violer une sépulture pour voler son cadavre.

A vrai dire, malgré les circonstances qui l'avaient amené, en pleine nuit, à déterrer ce mort, il serait présomptueux de penser que le pauvre vieux ne tremblait pas un peu.

Il faisait vite, le plus vite qu'il pouvait sous la pluie et les rafales qui le transperçaient jusqu'aux os.

— M'entends-tu, camarade? criait-il de temps à autre.

A cette question demeurée jusque-là sans réponse, un « oui » se fit entendre, au moment où l'outil de Corthis rencontrait une résistance, qui était bien cette fois occasionnée par l'approche de la caisse.

Vous dire tout ce que ce « oui » renfermait d'espérance est impossible à décrire, mais facile à imaginer.

— Patience, alors, ami, tu vas être délivré, mais comment diable as-tu fait pour être vivant là-dedans?

Ces paroles, le vieillard se les disait plutôt à soi-même pensant bien que l'homme était en mauvaise posture pour songer à engager une conversation.

Cependant le plus difficile restait à faire.

Lorsque le cercueil fut bien dégagé il était nécessaire de le remonter à la surface pour le déclouer et en faire sortir le malheureux prisonnier qui était peut-être en train d'y périr par asphyxie.

Il fallait déjà qu'il fût d'un tempérament absolument exceptionnel pour avoir résisté à ces quelques heures passées sous terre.

Mais sans être « fakir », on voit des cas de catalepsie absolument invraisemblables, où la quantité d'air nécessaire pour maintenir la vie est littéralement infime.

Le mystérieux inconnu faisait sans doute partie — pour son salut — de cette catégorie restreinte d'indi-

vidus pouvant résister à un ensevelissement prolongé.

Déplacer seul la caisse de bois blanc, sous les trombes d'eau qui continuaient à tomber, était une entreprise impossible à réaliser, et Corthis décida de descendre plutôt dans le trou, où il se mit en devoir de déclouer le cercueil.

— Alors, l'homme, on vit toujours?

— Oui, dépêchez-vous, j'ai cru que tout à l'heure vous m'aviez abandonné, je n'entendais plus rien qu'un grondement interrompu...

— C'est le tonnerre, ça, mon vieux, et il tombe des hallebardes.

— Ah! revoir le jour! quelle heure est-il donc?

— Minuit!

— Et depuis quand suis-je mort?

— Sortez d'abord de là-dedans, nom d'une pipe, vous parlerez après.

Le couvercle céda sous les coups répétés donnés par le marteau de Corthis et un violent mouvement d'épaules du prisonnier eut tôt fait de le soulever sur les trois quarts de sa longueur. Le reste était un jeu d'enfant.

Une bouffée d'air humide faillit faire perdre connaissance à l'homme privé d'oxygène depuis plusieurs heures, mais peu à peu, il sentit au contraire, au contact de cette fraîcheur, la vie lui revenir. Il arracha complètement la planche qui le séparait encore du monde des vivants, et se redressa.

Le tableau était macabre.

— « Eh bien, en voilà une situation! murmura-t-il.

— Vous l'avez échappé belle! mais pouvez-vous vous lever?

— On va essayer, surtout que le ciel n'a pas l'air de bien accueillir mon retour à la vie.

Les deux hommes, maltraités par les éléments, commençaient en effet à grelotter sous leurs vêtements trempés, surtout Corthis qui, dehors depuis près d'une heure, avait enduré tout l'orage.

Celui-ci paraissait maintenant s'apaiser, ou du moins porter plus loin sa fureur. Une pluie régulière et serrée avait succédé aux rafales.

Le prisonnier s'assit dans son cercueil, regardant cette misérable « boîte » d'un air indéfinissable, où se mêlaient le dégoût et l'ironie. Puis il se mit debout et escalada, aidé du fossoyeur, le trou béant creusé pour lui.

Le vieillard prit l'homme par le bras et le conduisit dans sa maison, où après avoir allumé une lampe il le fit asseoir en même temps qu'il lui versait une bonne rasade de rhum.

Il eut alors tout le loisir de l'examiner, tandis que chaque gorgée du précieux alcool redonnait au faux mort quelques couleurs aux joues, et un peu de flamme dans les yeux.

C'était un homme jeune encore — trente ans peut-être — aux traits réguliers et énergiques. Les marques récentes d'une souffrance violente et d'une profonde angoisse donnaient à sa physionomie que salissait une barbe de trois jours, une expression de bête traquée.

Le regard mobile de ses yeux caves, cernés par la douleur et la maladie sans doute, illuminait son pauvre visage fatigué et cherchait à se fixer sur un objet quelconque et familier qui lui permit de bien se rendre compte qu'il ne rêvait pas.

— Alors? Ça va mieux, fit Corthis?

— Merci, je crois que ça ira tout à fait bien dans un instant. Mais c'est égal, je vous dois la vie, car quelques minutes de plus et, sans vous, je crevais dans cette satanée caisse.

— Ne parlez plus de ça. Tâchez plutôt de vous rappeler comment il se fait que vous ayez été enterré vivant. Les yeux de l'homme s'assombrirent.

Il regarda le fossoyeur et parut prêt à parler, mais il se reprit et n'eut qu'un vague geste signifiant qu'il ne savait pas.

Puis il se décida tout de même.

— J'étais en prison injustement et savais que ceux qui m'y avaient fait envoyer, après avoir déshonoré mon nom, m'y feraient maintenir jusqu'à ma mort. Alors, dégoûté, impuissant, je me laissais peu à peu mourir de faiblesse. Cependant, je voyais que mes geôliers étaient pleins d'inquiétudes pour ma santé. C'était peut-être un moyen de sortir de ma pénible situation. J'aggravais mon cas. J'accusais une faiblesse plus grande encore que celle que je ressentais. On fit venir un médecin qui, m'ayant à peine regardé, déclara que je ne passerais pas la nuit.

Le lendemain, je simulais un évanouissement qu'on prit donc pour ma vraie mort. Le même médecin, sûr de son pronostic, ne prit pas le soin de venir me revoir comme médecin légiste. On me mit en bière. Je me rappelle cela, mais depuis... plus rien. J'ai dû m'évanouir pour de bon. J'aurais pu y rester.

Corthis écoutait, interdit, les paroles que lui confiait cet homme. Mais celui-ci regrettant déjà d'en avoir trop dit :

— Je vous en supplie, monsieur, si vous deviez me trahir et me faire rejeter dans mon cachot, j'aimerais mieux que vous me tuiez ici même et me rejetiez dans le trou encore ouvert d'où vous venez de me tirer.

— Tranquillisez-vous, lui répondit le vieillard, qui était aussi un brave homme, me voici à la fin de ma carrière, bientôt j'irai rejoindre dans ce terte ceux qui

me tiennent compagnie depuis de longues années, pourquoi voulez-vous que je commette envers vous une lâcheté et que je ne vous ai retiré d'une prison que pour vous conduire dans une autre. Vous êtes mort pour tous, suivez votre destinée.

— Oui, reprit l'homme, je quitterai le pays et me réhabiliterai.

— Cependant, ajouta Corthis, n'avez-vous aucune famille, une mère, une femme, qui seraient heureuses d'apprendre que vous êtes vivant — et libre ?

Le rescapé parut réfléchir.

Ses traits contractés montraient qu'il était en proie à la plus grande perplexité.

« Non » laissa-t-il tomber enfin.

Il mentait — ou bien avait-il déjà un sombre pressentiment.

— Puisque Dieu m'a réservé ce bonheur de mettre enfin sur mon chemin un homme loyal et bon, reprit-il peu après, pourrais-je vous demander de me prêter quelques habits ou plutôt de les échanger avec les miens. Tandis qu'il fait encore nuit, je voudrais m'éloigner d'ici, et il ne faudrait pas que ce veston, qui était le mien le jour où j'eus arrêté, me fasse reconnaître si le hasard me mettait en présence de quelqu'un de la région ?

— Ce n'est pas un habit neuf que je vous prêterai, car je n'en ai pas, mais cette veste de velours, quoique un peu blanche aux coudes, fera je crois parfaitement votre affaire.

Et il alla décrocher dans un placard le vêtement en question.

— Comment vous prouver ma reconnaissance, mon seul ami, puisque désormais je suis mort pour tous.

— En acceptant aussi ce billet. Vous ne pouvez pas

vous en aller comme ça, sans un sou, qu'est-ce que vous feriez ?

C'était un billet de cent francs.

Le jeune homme serra les mains du vieux Corthis avec effusion. Ils étaient aussi émus l'un que l'autre.

— Si j'avais eu un fils, j'aurais été heureux que quelqu'un fit pour lui ce que je fais pour vous. Allons, partez maintenant, si vous vous en sentez la force...

Il ne pleuvait plus, mais on entendait encore au loin des roulements de tonnerre. Le mort vivant ouvrit la porte.

La nuit était noire, mais moins noire pour lui que celle du tombeau.

Sur le seuil il se retourna et voyant Corthis prêt à pleurer :

— Permettez-moi de vous embrasser, comme j'embrasserais mon père s'il était encore de ce monde. Comme à lui, je vous dois la vie.

Les deux hommes s'étreignirent.

Puis ils allèrent ensemble jusqu'à la grille que le fossoyeur ouvrit, et l'un s'en fut vers son destin, tandis que l'autre revenait chez lui, en attendant les premières lueurs du jour pour aller remettre en ordre la tombe saccagée.

Il n'avait pas eu la curiosité de demander son nom à l'homme qui venait de lui faire passer cette nuit inoubliable.

Il alla donc regarder le registre sur lequel était inscrit le nom des morts au fur et à mesure de leur arrivée au champ de repos, et chercha le dernier.

Sous la lampe il put lire :

Gérard Fallés.

CHAPITRE II

LA MAISON EN FLAMMES.

Lorsque Gérard Fallès se trouva seul sur la route, il huma avec délices l'air de la nuit rafraîchie par l'orage.

Il se prouvait ainsi à lui-même qu'il était bien vivant et libre.

Il ne voulut pas penser au passé en cette minute de délivrance, mais seulement à ce que cette délivrance même avait de miraculeux.

Qu'est-ce que la Providence attendait donc de lui pour l'avoir ainsi tiré des griffes du Destin? Peut-être le châtiement de ses bourreaux.

Cependant, il ne s'agissait pas de marcher à l'aventure. Fuir, s'éloigner de ce pays, tel était son but immédiat, pour ne pas être reconnu et jeté de nouveau en prison. Mais dans quelle situation se trouvait-il?

Dans celle d'un homme sans nom qui doit se refaire un état civil; dans celle d'un homme qui a tout perdu : estime, fortune, affection, et se retrouve seul dans le monde avec une veste d'emprunt et cent francs dans sa poche.

A part cette petite somme, qu'avait-il donc de plus qu'au moment où il désespérait dans sa cellule?

Tout, c'est-à-dire la liberté!

Et avec elle l'espoir de confondre un jour ses ennemis.

Avant de quitter, peut-être pour longtemps, ce pays où il avait vécu heureux « avant » et dans lequel il ne pourrait revenir que réhabilité, il ne put s'empêcher de songer à la petite maison blanche, sous les marronniers, qu'il habitait il y a trois mois encore avec sa femme.

Car c'était bien vrai qu'il avait menti au vieux Corthis lorsque celui-ci lui avait demandé s'il n'avait pas de famille et qu'il avait répondu « non! »

Pourquoi avait-il menti?

Par ce qu'il savait que sa femme aussi l'avait cru coupable et qu'il voulait se présenter lui-même devant elle le jour où il aurait en mains les preuves de son innocence.

Pourtant une chose lui déchirait le cœur. Alors qu'il avait quitté son foyer et Yvonne — c'était le nom de sa femme — celle-ci était sur le point d'être mère.

Que s'était-il passé depuis? Avait-elle mis au monde le fils qu'ils désiraient tant et à qui elle apprendrait sans doute plus tard à rougir du nom de son père?

S'il comptait bien, l'enfant devait avoir à l'heure actuelle d'un mois à cinq semaines, et c'est de n'avoir pas été avisé de sa naissance qui l'avait mis au paroxysme du désespoir. C'était bien qu'Yvonne considérait que ce petit n'avait plus de père, tout au moins qu'il eût été préférable qu'il n'en eût pas.

.....
Il pouvait être deux heures et demie du matin.

Il y en avait encore pour une bonne heure avant que les premières lueurs de l'aube ne dissipassent la nuit opaque.

Ah! courir jusqu'à cette maison, cette maison qu'il avait tant aimée et y entendre peut-être, du jardin, devant les volets clos, le cri de son enfant!

Toute sa chair vibrait.

Il pressa le pas et, comme il connaissait la route, il avait raison de l'obscurité et des obstacles dont la tornade avait jonché le sol.

Il avait environ trois kilomètres à faire pour contourner une partie de la ville et trouver à l'une de ses extré-

Il courut comme un fou, sans réfléchir à ce que son apparition pouvait avoir de fatal pour sa femme qui avait appris la veille son décès.

Son enfant, s'il était là, pouvait périr dans les flammes !
Pouvait-il vraiment penser à autre chose ?

La porte du jardin n'était pas fermée. Il savait qu'Yvonne avait l'habitude de donner seulement un double tour de clef à celle du vestibule.

Il pénétra donc dans la petite allée bordée de rosiers nains qui, en quelques pas, le conduisait à un perron de pierre.

Il n'y avait pas de doute, la foudre avait dû tomber il n'y avait guère plus d'une heure sur le foyer silencieux où une mère en détresse veillait son enfant. Un incendie s'était déclaré sournoisement, après avoir couvé longtemps sans doute, mais il n'allait pas tarder à embraser toute la maison.

L'angoisse de Gérard Fallès se changea en stupeur lorsque, arrivé sous la fenêtre illuminée, ses pieds heurtèrent une masse qui n'était autre qu'un corps inerte.

Il se pencha :

« Yvonne ! » murmura-t-il avec effroi.

Et il comprit que la jeune femme, mise par l'orage dans un état de complète surexcitation nerveuse, avait entièrement perdu la tête lorsque la foudre s'était abattue sur son toit. Ouvrant la fenêtre pour appeler au secours elle s'était trop penchée à l'extérieur et avait glissé du premier étage laissant derrière elle l'incendie probable et son petit garçon au berceau.

En tombant, sa tête avait heurté l'angle du perron, lui faisant à la nuque une blessure profonde par laquelle le sang s'était échappé à grands flots.

mités, isolé et adossé à un petit bois, le nid charmant qu'il désirait revoir.

Plus il avançait, plus il s'apercevait des dégâts occasionnés par le récent orage qui, par ici, avait dû être terrible.

Des clôtures abattues, des branches coupées, la route ravinée montraient à quel point, il n'y a qu'un moment, les éléments étaient déchainés.

« Comme Yvonne a dû avoir peur ! » se prit à penser Fallès.

Mais ce rappel du passé et des craintes puérides que sa jeune femme avait de la foudre, le fit aussitôt hausser les épaules.

Comme s'il n'avait pas rompu toute attache avec autre fois !

Il ne fut bientôt qu'à trois ou quatre cents mètres de la maison qui renfermait ce qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aimait pourtant le plus au monde : le fruit de son sang.

Il lui sembla tout à coup qu'une odeur de brûlé imprégnait l'atmosphère au fur et à mesure qu'il approchait, mais peut-être se trompait-il.

Encore deux à trois détours de la route et la villa serait en vue. Même dans l'obscurité, la pierre blanche avec laquelle elle était construite, la signalait au passant indifférent qui ne pouvait s'empêcher de penser :

« Il doit faire bon vivre là. »

Le cœur de l'homme battait à grands coups lorsque débouchant enfin d'un dernier tournant il s'aperçut qu'une fenêtre du premier étage n'était pas fermée et que la pièce sur laquelle elle ouvrait était largement éclairée.

Une violente odeur de fumée le saisissait à la gorge en même temps qu'il s'entendait dire à haute voix :

« Mais il y a le feu... »

Gérard s'agenouilla devant celle qui avait été pendant trois ans sa compagne douce et fidèle et qu'il avait aimée passionnément. Il lui pardonnait, en cette minute, d'avoir douté de lui.

Comme il la baisait au front et essayait de la serrer dans ses bras, il s'aperçut qu'elle avait cessé de vivre. Des larmes montèrent à ses yeux, en pensant qu'il n'avait pu avoir d'elle une dernière parole, un dernier sourire, un dernier regard même, dans lequel il eût pu lire qu'elle croyait encore en lui.

Mais le temps pressait.

L'enfant était sans doute là-haut, endormi et prêt à être la proie des flammes. Il n'y avait pas une minute à perdre car il fallait le sauver à tout prix.

Il laissa, étendu sur le gravier du jardin, le corps inanimé de sa femme et essaya d'enfoncer la porte d'entrée de la maison, d'un coup d'épaule.

Inutile d'y songer.

C'était par la fenêtre qu'il fallait passer.

Il fit le tour de la propriété pour voir si, par hasard, une échelle n'avait pas été laissée à portée de la main.

Il n'aperçut que les plates-bandes négligées et les pelouses où les mauvaises herbes se mélangeaient au gazon.

Comme on voyait bien que depuis trois mois il n'était pas là pour jardiner, au retour de l'usine.

L'usine! Ce mot le fit frissonner.

Sans échelle, il n'y avait qu'une chose à faire!

Escalader le balcon du rez-de-chaussée, et, le long de la gouttière se hisser jusqu'à celui de la chambre où le feu semblait redoubler d'intensité.

Fallès, souple et vigoureux, fut bientôt dans la pièce remplie d'une fumée âcre. Ce qui brûlait, c'était le plan-

cher autour de la cheminée par laquelle la foudre était certainement tombée.

Le lit, dont le pied arrivait presque jusqu'à cette cheminée, commençait à flamber aussi avec ses couvertures et c'était ce qui dégageait le plus de fumée.

Si le feu éclairait la chambre, elle se trouvait malgré tout dans un nuage épais, au milieu duquel il était très difficile de s'orienter.

L'enfant? où était l'enfant?

Après s'être heurté à la coiffeuse d'Yvonne, encore pleine de ses menus objets de toilette, le père angoissé aperçut par la porte entr'ouverte donnant sur une chambre contiguë un berceau entouré de ses blancs rideaux de mousseline.

A tâlons, il se précipita vers lui, y plongea ses mains et crut mourir de bonheur en sentant sous les couvertures la forme d'un petit corps innocent et chaud.

Ses doigts sentirent bientôt le contour d'un fin visage émergeant de l'oreiller et Fallès se plut à caresser ces joues, ce nez, ces paupières enfantines. Il ne connaissait pas l'image que ces traits pouvaient former, mais cette petite tête qui aurait tenu toute dans sa main, il savait que c'était celle de son enfant, et il l'aimait.

Ah! comme il l'aimait!

Il n'y avait pas deux solutions à choisir.

Il fallait — et tout de suite — sortir cet enfant de ce berceau et l'éloigner de cette maison qui, dans quelques minutes, n'allait être qu'un brasier.

Cela ne faisait d'ailleurs pas de doute que des habitations voisines on allait s'apercevoir de l'incendie. L'alarme serait vite donnée et les pompiers ne tarderaient pas à se rendre sur le lieu du sinistre avec les gens des environs.

Il y avait pour l'ancien prisonnier un danger extrême à rester dans ces parages.

Il prit donc dans ses bras l'enfant au maillot et le roula dans ses couvertures. Un grand châle sombre, qu'il trouva tout près, lui permit de recouvrir le précieux fardeau, le rendant en même temps moins voyant et plus facile à porter.

Nul n'aurait pu dire que ce ballot renfermait un nouveau-né. Celui-ci, d'ailleurs, dormait toujours.

Il fallait retraverser la chambre embrasée. Fallès s'en tira avec quelques brûlures insignifiantes, mais parvenu sur le balcon, cela nécessita de sa part un vrai tour de force acrobatique, pour descendre le long de la gouttière, tout gêné qu'il était par le cher, mais encombrant paquet.

Il y parvint néanmoins, ayant pensé que cela lui ferait perdre moins de temps que de se mettre à chercher à tâtons les clefs de la porte d'entrée.

Un dernier regard au corps sans vie qui représentait pour l'enfant qu'il emportait l'aliment, le soin et la tendresse et, pour lui, la joie et l'amour; une dernière larme aussi, écrasée au coin de sa paupière, et l'homme pour qui les secondes étaient comptées, s'éloigna à jamais de son passé.

Car, cette fois, il partait bien sans rien laisser. On aurait dit qu'une espèce de fatalité avait ménagé ce dernier acte dramatique à l'histoire si tragique de sa vie.

Il était déjà loin, marchant à grandes enjambées dans la nuit où s'annonçaient maintenant les premières lueurs de l'aube, lorsqu'il se retourna une dernière fois sur la maison en flammes.

Pas encore d'alerte donnée.

Il pensa avec juste raison que c'était son passé qui

flambait ainsi dans cet incendie dont il apercevait là-bas la lueur grandissante.

Décidément, Gérard Fallès était bien mort.

Un homme nouveau prenait sa place et cheminait vers l'inconnu.

CHAPITRE III

LE MORT ET LE NOUVEAU-NÉ.

Lorsqu'en sortant de Centrale, Gérard Fallès s'était mis à chercher une situation, quatre ans avant le début de ce récit, le hasard l'avait envoyé à Villeneuve-sur-Somme dans cette usine d'avions de transport, pour laquelle une annonce dans les journaux demandait de jeunes ingénieurs.

Orphelin de père et de mère, il avait quitté sans regret Paris où les trois années passées à l'École des Arts et Manufactures ne succédaient qu'à d'autres, plus longues et plus monotones : celles de l'internat.

Un oncle de sa mère était son correspondant et le faisait sortir le dimanche, mais son intérieur de vieux garçon avait toujours été pour le jeune homme sans joie et sans intimité.

C'était pourtant là qu'il avait rencontré, pendant sa dernière année d'école, Yvonne Bertier, orpheline comme lui et qui devait être sa femme, mais il n'avait osé lui parler d'amour que lorsqu'il avait eu sa situation.

La jeune fille avait accepté avec enthousiasme d'unir sa solitude à la sienne. La province ne les effrayait ni l'un ni l'autre, et, confortablement installés dans leur petite maison blanche, située à proximité de l'usine, ils avaient vécu des jours de bonheur jusqu'au moment où la fatalité

avait brisé comme du verre l'édifice harmonieux de leur tendresse.

.....
Tout en poursuivant son chemin, Gérard se remémorait encore une fois les circonstances de son désastre.

Les travaux scientifiques l'avaient toujours passionné et tout jeune homme, alors que les camarades de son âge dispersaient leurs efforts sur des inutilités, il restait souvent penché sur sa table d'étude essayant de résoudre quelques problèmes de mathématique ou de physique.

Son rêve avait toujours été de parvenir à des résultats pratiques et de mettre au service de l'industrie ce qui n'était encore que du domaine du laboratoire.

Nouvellement arrivé à l'usine de la Compagnie Aérienne, il avait continué pour son compte personnel, et à l'insu de tous, des travaux, commencés à Paris.

Quoi de plus naturel qu'à ses heures de loisirs ; et il en avait pas mal, n'étant pas encore marié à cette époque, il se livrait à des recherches auxquelles il prenait le plus vif intérêt et le plus réel plaisir.

Il avait conçu entre autre un nouveau moteur d'un rendement extraordinaire auquel il ne manquait que quelques perfectionnements pour être tout à fait au point. Il le jugeait capable de révolutionner entièrement le monde de l'aviation.

Naturellement secret et peu enclin à la confiance, il avait gardé pour lui le mystère de sa découverte ; et n'en avait même rien dit à sa femme, lorsqu'au retour de leur voyage de noces ils s'installèrent chez eux.

Un bureau personnel et fermant à clef contenait tous ses calculs et tous ses plans. Il était situé dans un petit pavillon, dans l'enceinte même de l'usine, où se trouvaient également les bureaux d'autres ingénieurs.

Fallès y restait parfois tard le soir, préférant n'emporter aucun travail chez lui, afin de pouvoir mieux se consacrer à sa toute jeune femme, lorsqu'il se retrouvait avec elle dans la tiédeur du « home ».

— Ah! ce n'est pas toi qui inventera quelque chose! lui disait-elle parfois avec un doux sourire.

— On ne sait jamais! lui répondait-il, moitié souriant, moitié sérieux.

Il lui fallut longtemps pour mettre entièrement d'aplomb son invention, car il trouvait toujours une amélioration à y apporter.

Un jour, et c'est là que commença le drame, ayant terminé ses travaux pour le compte de la Compagnie, il rentra dans son bureau afin d'y travailler pour lui, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire plusieurs fois par semaine,

Prenant en main tous ses plans, il s'aperçut qu'ils n'étaient pas au complet.

Le n° 6, le plus utile en même temps que le plus secret celui qui faisait toute la valeur et l'originalité de la découverte, manquait à l'appel.

Fallès crut l'avoir changé de place et vida un à un tous les tiroirs de son bureau, en proie à la plus vive inquiétude. Il chercha plus d'une heure minutieusement, en profitant pour classer tous ses papiers.

Il n'y avait aucun doute à avoir, le plan avait été volé, car lui-même n'était jamais sorti de la pièce l'ayant en sa possession.

C'était à n'y rien comprendre.

Il avait trouvé, comme à l'accoutumée, son bureau fermé et ses affaires en ordre.

Il fallait que le coup soit prémédité et que le voleur, au courant des travaux de l'ingénieur, se soit fait faire

une fausse clé pour fouiller dans le bureau et y prendre le document important.

La fureur de Fallès n'avait d'égale que son désespoir. Non pas qu'il se sentît incapable de refaire ses calculs et de redessiner son plan, mais celui-ci entre les mains d'un homme expert et peu scrupuleux, possédait une valeur incalculable.

Celui qui n'avait pas reculé devant un vol de cette importance n'hésiterait pas non plus devant l'idée de son exploitation et c'en était fait pour Fallès de sa découverte.

Il rentra chez lui sombre et soucieux, espérant que la nuit lui porterait conseil pour savoir s'il devait porter plainte contre inconnu. C'était mettre la presse et l'opinion au courant de ses recherches secrètes encore quelques temps.

— Qu'as-tu, chéri? » lui disait Yvonne, voyant son mari fiévreux et préoccupé.

— Rien, je t'assure, avait-il la force de lui répondre dans un baiser.

Que ne lui avait-il dit la vérité à ce moment-là ! Il aurait eu en elle, si honnête et si probe, un défenseur contre l'ignominie qui se préparait.

Parti tôt à l'usine le lendemain matin, et n'ayant encore rien décidé sur la manière dont il s'y prendrait pour confondre son voleur, sur lequel il n'avait d'ailleurs aucun soupçon, il se rendit immédiatement à son bureau.

Il fut assez surpris de rencontrer le Directeur à quelques mètres du pavillon et paraissant en sortir.

— Matinal, Fallès, aujourd'hui !

— Vous aussi, Monsieur le Directeur...

Les deux hommes se toisèrent.

— Votre camarade Dubin, qui doit être absent aujourd'hui, m'avait demandé de venir chercher, dans son bureau, la liste des pièces de rechange réclamée par son

service, sans cela vous savez que je ne viens pas souvent m'égarer par ici. Trop à faire, et le Directeur doit être partout!

Tout cela était dit brusquement, sans aucune nuance dans la voix.

D'ailleurs, il s'éloignait déjà, et Fallès pouvait voir ses larges épaules, bien droites sous le costume de drap anglais de coupe irréprochable.

Albert de Jouve, directeur des établissements de la Compagnie aérienne de Villeneuve-sur-Somme, pouvait avoir quarante ans et n'était pas un homme affable. Une force peu commune, entretenue par la pratique des sports, des traits comme taillés au couteau, mais empreints malgré cela d'une certaine distinction, des gestes précis et de la décision dans les moindres détails du service, rien dans ce rapide portrait ne l'aurait rendu vraiment antipathique, s'il n'y avait pas eu à ajouter à cela son regard impénétrable.

Glaucques et changeants comme la mer un jour de tempête, ses yeux causaient un malaise indéfinissable à quiconque voulait en soutenir la fixité. Lorsqu'ils se posaient sur vous, on avait l'impression qu'ils vous déshabillaient l'âme, alors qu'inversement, il était impossible de déceler aucune des pensées qui se cachaient derrière leur énigmatique expression.

Dur avec les ouvriers, distant avec les ingénieurs, Albert de Jouve n'était aimé ni des uns ni des autres.

Il ne paraissait pas d'ailleurs s'en apercevoir. On le savait intrigant, ambitieux et attendant un coup du destin pour se mettre en valeur. Il cherchait la célébrité.

... Fallès, une fois entré dans son bureau, se mit à réfléchir sur ce que cette rencontre avait de fortuit et d'exceptionnel.

Jamais le Directeur n'arrivait à l'usine à cette heure matinale.

Un horrible soupçon le traversa.

« Si c'était lui qui avait volé le document? »

Puis il s'en voulut d'émettre une pareille hypothèse. Il en était là de ses réflexions, lorsqu'un cri lui échappa.

Le paquet dans lequel il avait constaté hier la disparition du plan 6 se trouvait bien au fond du tiroir où il l'avait laissé et qu'il venait d'ouvrir, mais le plan manquant avait réintégré sa place entre le n° 5 et le n° 7.

« Est-ce que je deviens fou? Je n'ai pourtant pas rêvé. Hier le plan était absent et aujourd'hui il ne l'est plus! »

Le jeune homme fut atterré! Quelqu'un entra dans son bureau pendant son absence.

Il résolut de jouer le grand jeu avec son Directeur et de lui jeter son doute à la face.

Mais n'était-ce pas risquer de tout perdre?

Perplexe, il sortit pour se rendre aux ateliers, où il rencontra le père Yvannec, un des plus vieux ouvriers de l'usine.

— Alors, ça va, mon brave?

— Hélas, non, M'sieu Fallès, voilà que je m'en vas chercher ma paye, car le patron m'a congédié hier.

— Comment le patron vous a congédié? Je vous croyais un des plus vieux d'ici.

— C'est pas une raison, ça! Tenez, ça se passait hier matin par ici. On n'avait pas encore commencé le travail. Comme d'habitude, j'arrive de ce côté de la route, j'entre à l'usine en enjambant la clôture de fils de fer barbelés, et je passe ensuite au pointage. Cela m'évite le grand détour par la porte d'entrée. Mais voilà que j'aperçois le patron qui sortait justement de votre bureau et ma foi, il ne paraissait pas content de me trouver là.

— Quand est-ce que vous ferez comme tout le monde? qu'il me dit d'un ton bourru. Est-ce que la porte est faite pour les chiens?

— Mais, M'sieu l' Directeur...

— Vous discutez? Je n'admets pas qu'on enfreligne mes ordres, d'ailleurs, depuis quelque temps, je vous trouve mauvais esprit...

— Et ta-ta-ta. Bref, il m'a dit de passer à la caisse.

— Mon pauvre Yvannec, s'apitoyait l'ingénieur, mais le cas de l'ouvrier le laissait froid et il ne retenait qu'une chose dans toute cette affaire, c'est qu'Yvannec avait vu sortir Albert de Jouve de son bureau, alors qu'il n'avait rien à y faire. Les ingénieurs portaient toujours chez le Directeur leurs rapports et leurs suggestions et lui-même ne venait jamais chez eux.

Il y avait du mystère là-dessous et il était urgent de dissiper les ténèbres qui commençaient à s'épaissir autour de cette histoire.

Fallès était surtout pris d'un besoin irrésistible de revoir à l'instant même de Jouve, de rencontrer à nouveau son regard indéchiffrable et d'essayer de discerner s'il était celui d'un honnête homme ou celui d'un bandit.

Il se dirigea vers la Direction et aperçut une superbe limousine arrêtée devant le petit jardinet qui mettait la gaieté de son bouquet de fleurs au milieu de cette cité industrielle. A ses numéros, l'ingénieur put voir qu'elle n'était pas du département et la poussière dont elle était recouverte indiquait d'ailleurs qu'elle devait venir de loin.

Un chauffeur en livrée attendait sur le siège d'avant que son patron sortit de chez le Directeur, car il n'y avait aucun doute à émettre : le mystérieux visiteur était en ce moment en conférence avec Albert de Jouve.

Pensant que l'homme qui l'intéressait était trop occupé

après-midi. Il n'y a que la question des deux millions qui sera dure à faire accepter.

— Vous ne voudriez pourtant pas avoir pour rien l'exclusivité d'un appareil qui, du jour au lendemain, va changer entièrement les conceptions de la mécanique? Vous ne vous figurez pas le nombre de nuits de travail que sa découverte m'a coûté. Allons, Monsieur l'Administrateur, vous n'allez pas chicaner sur cette question de gros sous, quand l'avenir de votre firme et celui de l'aviation sont en jeu!

— Évidemment, évidemment, mais c'est égal, deux millions!

« Au fait, Monsieur de Jouve, je n'ai plus très présent à l'esprit le dernier perfectionnement dont vous me parliez et qui constitue pour vous le point essentiel de votre système de moteur... »

A ce moment, les deux hommes parlèrent bas, et Fallès entendit un crissement de papier, comme lorsqu'on déplie un plan.

Voir! S'il pouvait voir!

L'affreux soupçon qui avait effleuré l'ingénieur en voyant sortir de Jouve de son bureau prenait corps et était bien près de se changer en certitude.

Il pensa faire irruption dans la pièce où avait lieu l'entretien en criant son indignation, mais il restait encore un doute.

Si le Directeur proposait une invention personnelle et non celle qui lui avait été volée? Pour qui le prendrait-on? Pour un fou?

Quelque chose cependant lui assurait que c'était bien sur la copie de ses plans que les interlocuteurs étaient penchés actuellement.

Voir! voir!

pour le recevoir, Fallès faillit rebrousser chemin, mais un instinct secret l'avertissait que ce qui se disait derrière les murs avait un rapport direct avec ce qui le préoccupait.

Il décida de se rapprocher du lieu de l'entretien.

En passant près de l'automobile, il reconnut le chauffeur de M. de Pierrefeu, l'administrateur-délégué de la Compagnie, qu'il avait déjà eu l'occasion d'apercevoir quelquefois, sans lui avoir jamais été présenté.

Il était donc fixé sur la personnalité de celui qui se trouvait là.

Le bureau du Directeur, bien entendu, était fermé, mais Fallès entra dans un petit salon qui servait de salle d'attente et qu'une simple cloison séparait de la pièce où l'on entendait discuter les deux hommes.

Fallès tendit l'oreille.

Cette indiscretion lui répugnait et pourtant il ne pouvait s'y soustraire.

Il ne lui fallut d'ailleurs pas longtemps pour être édifié sur la nature de l'entretien.

— Il me semble, monsieur de Jouve, que vous êtes un peu gourmand, disait l'administrateur. Deux millions... Vous figurez-vous bien ce que c'est deux millions ?

— C'est à prendre ou à laisser, monsieur l'administrateur, il ne manquera pas de firmes concurrentes pour acheter mon invention. Mais j'ai pensé qu'il était naturel que ce fût la Compagnie aérienne de Villeneuve qui en profitât d'abord. Je reste votre directeur et m'occupe de la fabrication. Je demande seulement que le moteur porte mon nom à côté du vôtre et que nous fassions un contrat sauvegardant mes intérêts en me donnant un pourcentage sur chaque moteur mis en service ».

— Cette dernière chose sera décidée en conseil cel

Le trou de la serrure était bouché par la clef qui se trouvait de l'autre côté. Il suffisait de faire tourner un peu cette clef pour dégager une petite partie du trou.

Les quelques millimètres ainsi libérés n'allaient-ils pas devenir une immense fenêtre ouverte sur la vérité?

Avec la pointe d'un canif, il essaya de mettre à exécution son projet, mais il prenait tant de précautions pour ne pas faire de bruit qu'il ne parvint pas d'abord à faire bouger la clef d'un dixième de millimètre.

Et, pendant ce temps, il entendait toujours le froissement du papier entre les mains de ceux qui étaient en train de le dépouiller!

Un bruit métallique, presque à ses pieds et pourtant de l'autre côté de la porte le fit sursauter. La clef, sous la poussée du canif, venait de tomber...

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la porte s'ouvrait violemment, tandis qu'on entendait de Jouve qui criait :

— Il y a quelqu'un là?

Apercevant Fallès, son canif entre les mains, il pâlit affreusement, mais eut tôt fait de se dominer.

— Qu'est-ce que vous faisiez ici, Fallès?

— Ce que je croyais devoir y faire, Monsieur, répondit celui-ci en pénétrant du même coup dans le bureau du directeur et reconnaissant à première vue tous ses plans étalés sur une table, mais ses plans relevés sur un papier chiffé et d'une main qui n'était pas la sienne.

— Que dites-vous?

— Quels sont ces plans? articula l'ingénieur, en proie à la plus légitime fureur et répondant à une question par une autre.

— Je, n'ai pas à vous répondre, jeune homme. D'ail-

leurs, je n'ai que faire de votre présence ici, et je vous prie de repasser immédiatement cette porte.

— Pour rien au monde, entendez-vous, je ne sortirai d'ici avant que vous ne m'ayiez dit quels sont ces plans?

De Jouve ricana et ne répondit pas.

— Quel est cet homme? lui demanda M. de Pierrefeu, jusqu'alors témoin muet de cette scène.

— Je suis Gérard Fallès, coupa l'inventeur avant que de Jouve n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, ingénieur de la maison depuis trois ans et seul inventeur du moteur que Monsieur veut vous vendre plusieurs millions.

Cette fois, de Jouve éclata de rire.

— Cet homme est absolument fou! Depuis quelque temps déjà, je m'étais bien aperçu d'un déséquilibre dans son esprit, mais je n'aurais pas cru que ce fût à ce point-là. Il devient dangereux.

— Monsieur de Jouve, je ne suis pas fou, et vous le savez très bien, reprit Fallès, mais moi je sais que vous êtes le plus fier coquin que la terre ait porté.

Le directeur se redressa sous l'insulte et l'on eût pu croire qu'il allait lever la main sur son subordonné. Il n'en fit rien.

— Il s'agit de mettre les choses au point, dit soudain l'Administrateur-délégué. Et s'adressant à Fallès :

— « Vous prétendez avoir trouvé un nouveau moteur dont M de Jouve se dit être aussi l'inventeur et dont il m'entretient depuis plusieurs mois...

— Plusieurs mois! s'écria le pauvre garçon.

— Parfaitement, plusieurs mois, mais ce n'est qu'hier soir, jugeant la chose au point, qu'il m'a téléphoné de venir de Paris pour un accord tacite avant de présenter la chose au Conseil.

Le directeur se taisait, ayant repris son masque d'impas-sibilité. Fallès le regarda avec dégoût.

— Quoi! Depuis plusieurs mois déjà, vous ouvriez chaque jour mon bureau avec une fausse clef et vous vous appropriiez le fruit de mes efforts! Je savais que vous étiez une fripouille, mais de cette envergure, je n'aurais jamais osé le supposer!

— En voilà assez, cette fois, avec vos divagations qui deviennent grossières; je vous prie, Fallès, de sortir d'ici.

— Une minute, trancha l'administrateur, que M. Fallès donne les preuves de la véracité de ce qu'il avance et nous l'écouterons.

— Tous les plans originaux, car ceux-ci ne sont que des copies, sont dans mon bureau, je suis tout disposé à vous les montrer. Je vais les chercher.

— Si vous avez ces plans, laissa tomber de Jouve d'une voix cynique, c'est que vous me les avez volés!

Le jeune homme faillit tomber de saisissement en entendant cette accusation. De Jouve renversait les rôles.

— Ne répétez pas cela une autre fois, sinon je vous...

— Oh! oh! des menaces maintenant, siffla le directeur.

— Voyons, Messieurs, calmez-vous, je vous en prie dit avec autorité M. de Pierrefeu, inquiet de la tournure que prenait la discussion. Allons chercher ensemble les plans dont parle Monsieur.

La scène, plus violente encore, devait se continuer dans le bureau de Fallès.

Dès que les trois hommes y furent entrés, l'ingénieur ouvrit sans hésiter le tiroir qui contenait ses plans et les tendit à l'administrateur.

Celui-ci les déplia. Il y avait bien sept dessins comme dans l'autre bureau.

— Il n'est pas difficile de voir qu'il s'agit de la même invention et que les plans de M. de Jouve ne sont qu'un double de ceux-ci, assura l'honnête garçon.

— Comment le prouvez-vous? dirent deux voix à la fois.

— Si l'invention n'était pas de moi, je ne serais pas capable de vous l'expliquer dans tous ses détails. Or, il y a des années que j'y travaille, et je suis à même de vous renseigner sur ses moindres particularités.

— Vous pensez bien que si M. Fallès s'est approprié ces plans, dit de Jouve avec force en s'adressant à M. de Pierrefeu, ce n'est pas pour le plaisir de les avoir dans un tiroir de son bureau. Depuis des jours, des nuits peut-être, il s'occupait de l'affaire avec l'espoir de s'en servir avant moi. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il la connût à fond.

L'ingénieur contenait mal sa fureur prête à éclater.

Le regard de l'administrateur allait de l'un à l'autre des deux antagonistes, essayant de déceler la vérité.

C'était un homme intègre qui n'aurait voulu, pour rien au monde, porter préjudice à quelqu'un et il était visiblement très contrarié de cette scandaleuse histoire.

Où était le voleur?

Il connaissait de Jouve depuis plusieurs années, tandis que le jeune ingénieur était pour lui presque un inconnu. La façon dont il était entré tout à l'heure chez son directeur, après avoir écouté aux portes, l'avait mal disposé à son égard.

— Allons, excusez-vous, lui disait cependant M. de Pierrefeu.

— Je ne peux rien vous dire de plus, sinon que M. de Jouve est un voleur...

A ces mots, celui qui, effectivement, en était un, saisit son ennemi par les poignets en s'écriant :

— Voleur vous-même!

Fallès ne supporta pas l'insulte; se dégageant de

l'emprise de son directeur, il lui envoya un coup de poing dans la mâchoire qui faillit le faire chanceler, mais celui-ci reprenait bientôt son équilibre, et ce fut à son tour d'attaquer. Les deux hommes roulèrent à terre dans un corps à corps tragique.

— Allons, Messieurs, des bêtes féroces n'agiraient pas autrement, criait M. de Pierrefeu, mais sa voix ne parvenait pas à émouvoir les adversaires, qui luttèrent en effet comme deux loups se disputant une proie.

Quelques secondes s'étaient pourtant à peine écoulées qu'un cri rauque se faisait entendre. De Jouve venait de se heurter le front contre une lourde pièce d'acier à angles aigus, que Fallès, un jour, avait fait apporter pour les besoins du service.

Le coup avait été très violent et une large blessure d'où déjà s'échappait le sang, s'ouvrait sur la tempe, de l'arcade sourcilière à l'oreille. L'homme devint pâle comme un mort, désigna les plans et murmura :

— Le plan 6, regardez, au dos...

L'administrateur fit ce qu'il disait et lut une inscription au crayon.

— Lisez à haute voix, eut encore le courage et l'audace de dire le blessé, prêt à s'évanouir.

Et M. de Pierrefeu laissa tomber ces mots :

« INVENTION de JOUVE ».

Fallès se précipita. Quelle était cette nouvelle imposture? Glacé d'effroi, l'ingénieur reconnut son écriture mais son écriture merveilleusement contrefaite par de Jouve.

— Qu'avez-vous à dire à cela, Fallès?

— Que cette canaille n'a rien oublié, cette écriture ressemble à la mienne, mais n'est pas de moi.

— Vous expliquerez cela à vos juges, mon garçon.

Peut-être vous croiront-ils, quoiqu'il me semble que votre affaire soit bien mauvaise.

Mais de Jouve, qui perdait son sang en abondance, venait de perdre connaissance. Il fallait des secours urgents.

.....
Le mort-vivant, tout en continuant sa route dans la campagne, revoyait tout cela.

Il revoyait la suite aussi, plus désastreuse et plus désolante encore : son arrestation le soir même, la prison préventive, puis les assises, et sa condamnation pour vol et « tentative de meurtre ».

Les événements étaient présents à son esprit comme s'ils dataient d'hier, sans parler des doutes et du silence d'Yvonne, influencée par de Jouve lui-même qui, après une opération et quinze jours de clinique, était allé lui rendre visite.

Il s'en tirait avec une simple cicatrice et faisait figure d'innocente victime aux yeux de tous, et les journaux qui n'avaient pas manqué de parler de l'affaire. Du même coup, l'invention était lancée, et Fallès définitivement frustré.

Alors c'avait été pour lui les longs mois de cellule, le découragement, la mort... simulée puis le miracle et tout ce que nous savons.

.....
L'aube n'était pas loin de poindre.

Du tiède fardeau qu'il portait, nulle voix ne s'était encore échappée.

L'enfant dormait toujours dans les bras de son père dont la marche rapide le berçait.

Une grande émotion remplissait le cœur de l'ancien prisonnier à la pensée qu'il ne pourrait pas s'occuper de

ce fils et qu'il ne l'avait trouvé que pour le perdre à nouveau.

Car, que pouvait faire ce mort pour ce nouveau-né qui allait, dans quelques heures, quelques minutes peut-être, réclamer le sein maternel.

Gérard Fallès songeait avec désespoir au moment où il devrait abandonner le bébé à des mains charitables.

Lorsque le jour serait venu, poursuivre son chemin avec lui deviendrait absolument impossible. Il serra l'innocent petit être sur son cœur et, soulevant le châle qui recouvrait son visage, déposa sur ses paupières fragiles un rapide baiser.

Il y avait tant d'amour désespéré dans ce simple geste, répété par des milliers de papas heureux chaque jour sur la terre, que nul n'aurait pu le voir sans répandre des larmes.

Le marcheur avait déjà fait un certain nombre de kilomètres lorsqu'une lueur rose à l'horizon lui annonça que le lever du soleil ne tarderait plus; il s'était fixé cet instant où les champs et les villages commencent à renaître pour se séparer de son enfant.

Il fit encore quelques centaines de mètres, lorsque soudain l'astre émergea derrière un lointain bouquet d'arbres. Le ciel entièrement lavé par l'orage de la nuit était d'une limpidité totale.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une aurore d'été? Qu'y a-t-il de plus gai aussi que le réveil des nids, des basses-cours et des étables?

Cette exubérance de la nature n'était pas faite, hélas! pour réjouir le cœur du pauvre père qui allait encore une fois connaître une souffrance pire que celle de la mort.

Un gros village était proche. Une rumeur joyeuse en arrivait jusqu'à lui avec des aboiements de chiens et des

roulements de charrettes. C'était le départ pour les champs et Fallès ne voulait pas être rencontré, l'enfant dans ses bras.

Cela aurait pu donner l'éveil. Comme lui, il fallait que l'on crût son fils mort.

D'ailleurs, demain, les journaux ne manqueraient pas de parler du « drame de la maison en flammes », du père mort dans la prison, de la mère tuée accidentellement et du nouveau-né carbonisé dans son berceau. Toute une famille détruite... C'était mieux ainsi.

Bien avant l'entrée du petit bourg, et en bordure de la route, une belle propriété, à vrai dire, un petit château, dressait sa silhouette élégante au milieu de son parc.

Un grand mur l'entourait tout entière, sauf sur une longueur d'une cinquantaine de mètres où une grille le remplaçait, sans doute pour permettre d'avoir du jardin une vue sur la campagne environnante.

Une large allée sablée partait du château et aboutissait à cette grille dans laquelle s'ouvrait un portail, clos bien entendu, à cette heure matinale. Un coquet petit pavillon probablement l'habitation des jardiniers, montait la garde à l'entrée, d'ailleurs unique, de la propriété.

Fallès pensa qu'une famille heureuse habitait sans doute cet engageant domaine, et qu'il valait mieux laisser son fils chez des êtres comblés par la vie que chez des pauvres gens.

Actuellement, se charger d'élever un enfant trouvé, en plus des charges de famille déjà existantes, demande non seulement des qualités de dévouement, mais aussi de la fortune et les propriétaires de ces lieux devaient en avoir.

Arrivé à la hauteur de la grille, Gérard s'en approcha et put voir qu'un peu plus loin, presque au portail, se détachait une inscription en fer forgé.

Quel était le nom de la propriété?

Il lut : « *La Providence* »

— « *La Providence*, » s'écria-t-il, c'est elle qui m'a guidé jusqu'ici, puisse-t-elle ne jamais abandonner mon enfant. »

Il lui sembla que c'était bien là un nom prédestiné et que depuis qu'il avait quitté Corthis, toutes ses actions n'avaient été qu'un prétexte pour aboutir à cette grille, à ce petit pavillon, et à cette somptueuse demeure dont les hôtes dormaient encore. Il regarda longuement la maison, comme pour bien s'imprégner de son image, et se figura derrière ses volets clos les personnages imaginaires qui seraient pour son enfant une famille provisoire.

Car il espérait bien un jour... plus tard... revenir... qui sait?...

Peut-être était-ce un jeune ménage sans enfants qui serait heureux d'accueillir le sien comme un présent de Dieu, ou peut-être encore un couple de vieillards ayant perdu toutes leurs affections et que l'arrivée d'un petit abandonné, comblerait.

Il se représenta aussi une belle et douce jeune fille, dans la grâce de ses vingt ans, souriant à l'enfant trouvé et l'adoptant. C'était elle sans doute qui occupait la chambre de la tourelle de droite, dont les contrevents n'étaient pas fermés. La fenêtre elle-même, entr'ouverte laissait passer un pan de rideau de mousseline et il se figura le chaste sommeil de cette enfant qui serait, plus qu'Yvonne, la vraie mère de son fils...

Il se passa la main sur les yeux...

Quelle folie! Quelle imagination!

Son enfant serait peut-être tout simplement porté demain à l'Assistance, et le château n'était sans doute habité que par des gens durs et sans cœur!

« *La Providence* », murmura-t-il, ce nom-là, pourtant!

Tout contre la grille et tout près du pavillon endormi, il choisit une petite place, plus sèche que le terrain environnant à cause du sable de l'allée qui arrivait jusque-là et y déposa l'enfant qui poussait de faibles cris; mais il s'apaisa vite.

Le cœur du pauvre père battait à se rompre et il crut qu'il ne pourrait se résoudre à pareil abandon.

Il le fallait pourtant.

Déchiré et secoué par des sanglots silencieux qui s'arrêtaient à sa gorge, Fallès prit alors un petit morceau de bois qui traînait à terre, et sur le sable lisse bien lavé par la pluie, il traça près de l'enfant, ce simple nom : « Jacques »

C'était celui qu'avec Yvonne, ils avaient décidé de donner à leur fils au temps des jours heureux.

Se penchant ensuite pour la dernière fois sur cette vie qu'il arrachait de la sienne, il embrassa la petite main qui sortait du châle, et que l'enfant, dans un geste inconscient, lui tendait comme pour lui dire un suprême adieu.

Puis il s'éloigna rapidement et sans tourner la tête.

CHAPITRE IV

VIE DE CHATEAU.

— Enfin, explique-moi, Nounou, comment tu as trouvé ce petit ?

— Je vous l'ai déjà dit, Mademoiselle, vers cinq heures et demie, alors que Joseph se levait, je l'entends tout d'un coup qui m'appelle :

« — Dis donc, Julie, il me semble que le chat miaule drôlement ce matin.

« — Laisse-le miauler, que je lui réponde, à moitié endormie », et je me retourne sur mon traversin.

« — C'est pas le chat », qu'il dit au bout de cinq minutes et le voilà qui sort à moitié habillé, mais il rentre bientôt en criant :

« — Julie, Julie, lève-toi vite et viens voir.

« — Quoi, qu'est-ce qu'il y a?

« — Viens voir, viens voir. »

« Je passe un jupon et j'arrive avec le vieux devant la grille. Qu'est-ce que j'aperçois? un amour de bébé enveloppé dans un grand châle... et agitant ses petites mains!... et hurlant!...

« Je me précipite et je le prends dans mes bras. A côté de lui, tracé sur le sable, il ne faut que j'oublie de le dire à Mademoiselle, il y avait son nom : Jacques.

« Je l'aurais tout de suite porté à Mademoiselle, si elle avait été réveillée, mais c'était si tôt que je n'ai pas osé le faire. « Alors je l'ai emmené chez moi. Le pauvre chéri était comme ça, tout emmailloté, et paraissait surtout avoir une faim de loup. On le voyait qui cherchait son poing pour le sucer! Je lui ai donné un peu de lait avec une petite cuillère, mais ce n'était pas facile, il faudra acheter des biberons, Mademoiselle. »

Mademoiselle » sourit au verbiage de la brave femme.

— Mais oui, ma bonne nounou, on achètera tout ce qu'il faudra, sois tranquille!

— C'est que Mademoiselle, alors a l'intention de le garder? Dieu soit loué! un si beau petit garçon! si ce n'est pas criminel de la part de parents d'abandonner ça!

Et la vieille femme se tourna vers le berceau improvisé qui n'était autre qu'une corbeille à linge. Le fond avait été garni d'un oreiller sur lequel reposait maintenant le fils de celui qui avait été Gérard Fallès.

Heureux âge! Le sommeil de l'enfance n'est pas moins profond sous un toit étranger que près de la sollicitude maternelle et le petit être qui a tout perdu est aussi paisible dans ses langes que celui sur lequel se penche l'affection de toute une famille.

Pour le moment, l'enfant repu avait cette expression béate qu'ont tous les bébés après leurs tétés.

« Mademoiselle » le regarda en souriant.

— Pourvu que papa veuille bien que je le garde, dit-elle pensive.

— Oh! pour ça, Monsieur n'a rien à y voir, c'est pas lui qui s'en occupera, n'est-ce pas? répliqua Nounou.

— Comme tu y vas! Il me semble qu'il a tout de même droit au chapitre quand il est question d'une chose aussi importante.

— C'est que je connais Monsieur, poursuivit la femme du jardinier qui, décidément, n'avait pas la langue dans sa poche, il trouve des objections à tout!

— C'est vrai qu'il n'est pas toujours commode, reconnut la jeune fille, mais pour ça je tâcherai bien de le faire céder. Cela me ferait tant plaisir!

— En attendant, où va-t-on le mettre, ce petit chérubin?

— Monte-le dans ma chambre, ma brave Nounou, on verra après.

« Allons, avoue que tu regrettes d'être trop vieille pour pouvoir lui donner le sein comme à moi, il y a quelque vingt ans!

Et Mademoiselle éclata de rire, d'un bon rire sain et frais découvrant ses belles dents.

La conversation commencée dans le vestibule du château se poursuivit dans l'escalier et la chambre de Christiane de Sermans où l'ancienne nounou de la jeune fille déposa la corbeille d'osier et son précieux fardeau.

massue, avait fait de lui un homme absolument différent de ce qu'il avait été.

A quarante ans, il quittait, comme commandant de cavalerie, l'armée où il était entré par vocation à sa sortie de Saint-Cyr, et laissant toutes ses ambitions et tous ses rêves d'avenir, avait acheté dans ce coin perdu de province « La Providence » où il vivait retiré, ne recevant que de rares intimes. Une belle fortune lui permettait de vivre sans rien faire, tout au moins sans rien faire de rémunérateur, car il se livrait à de passionnantes études de botanique qui occupaient une partie de ses journées.

Il adorait bien sa fille, mais à la manière de certains hommes qui ne voient dans la femme — épouse, fille, mère — qu'un être de grâce et de charme placé tout naturellement par Dieu, auprès d'eux, pour tenir leur maison et créer une atmosphère de douceur et de bien-être à leur foyer.

Il n'avait jamais fait beaucoup de sacrifices pour elle, et tout en ne lui refusant rien, ne cherchait jamais lui-même à lui procurer une distraction où un plaisir quelconque.

Leurs jours s'écoulaient donc doucement dans cette propriété de « La Providence », attrayante, certes, mais pas follement gaie pour une jeune fille de vingt ans qui devait y rester du premier janvier au 31 décembre.

Heureusement qu'elle avait sa peinture, son aquarelle à laquelle elle consacrait plusieurs heures par jour.

Un coup léger frappé à la porte de la chambre aux rideaux de mousseline arracha Christiane à sa rêverie.

— Entrez, dit-elle.

Lisette, une femme de chambre gracieuse et bien tenue, pénétra dans la pièce.

— Monsieur fait dire à Mademoiselle qu'il désire lui parler et qu'il l'attend dans son bureau.

Peu de temps après, elle redescendait ayant en main toute une liste d'achats à faire au bourg voisin : couches, langes, brassières, biberons, etc., premiers objets absolument indispensables au nouveau venu.

Cependant, la porte de sa chambre une fois refermée, Christiane, les yeux fixés sur le berceau de fortune, se mit à songer.

Une expression sérieuse donna vite un air de gravité à son fin visage jusqu'alors tout sourire.

Assise devant un petit bureau, couvert d'objets personnels, de livres et de revues, elle y appuya les deux coudes et, prenant ses tempes entre ses mains, resta un moment dans cette attitude qui est bien par excellence celle de la réflexion.

Christiane de Sermane avait dix-neuf ans et toute la grâce de cet âge fleurissait en elle. Faire de sa beauté un rapide portrait où serait résumé tout ce qu'elle avait d'exceptionnel risquerait de la rendre banale à force de perfection. L'imagination y suffira. De grands yeux noirs, des cheveux idéalement blonds et une bouche rouge comme une cerise, ajoutez à cela une taille moyenne et des formes harmonieuses, voilà en quelques mots de quelle manière le lecteur désireux de s'intéresser à son histoire devra pourtant se la représenter.

Quand à ses qualités morales, laissons à la suite de cette aventure le soin de nous les révéler.

... Christiane songeait donc.

D'abord à la manière dont elle présenterait la chose à son père qui, non seulement n'était pas commode, elle en avait convenu tout à l'heure — mais possédait le plus déplorable caractère qu'il soit possible de rêver.

Depuis que sa femme était morte en mettant Christiane au monde, sa nature jusque-là ardente et enjouée avait changé du tout au tout, et le chagrin, comme un coup de

— Mais non, mais non, répliqua l'officier d'un ton bourru, plus forcé que réel. Toujours inquiète pour ma santé ! Je me porte bien, Dieu merci.

— Alors ?

— ... Pourquoi je ne suis pas sorti ? Voyez-vous ce père qui doit rendre des comptes à sa fille, maintenant.

Il plaisantait, mais le ton n'y était pas, et Christiane eut vite fait de voir qu'il était préoccupé. Par quoi ?

Elle l'observait, tandis qu'il lui demandait de s'asseoir dans un grand fauteuil de cuir qui lui glaça les jambes à travers sa fine robe de linon, et elle remarqua pour la première fois que son père n'était plus loin d'être un vieillard.

Rien n'est plus vrai que ce lieu commun qui dit que nous ne voyons pas vieillir les êtres que nous aimons. C'est tout d'un coup que nous nous apercevons des ravages faits par le temps.

Encore très droit, malgré la soixantaine qui s'annonçait, le commandant de Sermane donnait en effet aujourd'hui l'impression d'un homme fatigué et un peu lassé par la vie qui n'avait pas su être clémente pour lui, puisqu'elle lui avait enlevé, en pleine jeunesse, le seul être avec lequel il lui eût été très doux de suivre la route jusqu'au bout.

Dans un geste qui lui était familier, il roula entre ses doigts secs, sa moustache grise qu'il ne portait pas à l'américaine.

Un veston de chasse dont la boutonnière s'ornait du ruban de la Légion d'honneur, moulait ses larges épaules, et en le voyant ainsi, si simple et si harmonieusement mêlé au cadre de sa vie journalière, Christiane songea que si son père avait vieilli, il avait encore « beaucoup de branche ».

— J'ai à te parler, Christiane, j'ai même à te parler très sérieusement, commença le commandant de Sermane.

— Ehhh ! tu m'impressionnes, mon petit papa ! risqua

— Mon père n'est donc pas encore parti en promenade? demanda la jeune fille.

— Non, Mademoiselle, il est prêt à partir, mais demande Mademoiselle avant de se mettre en route.

— C'est bien, dites-lui que je viens immédiatement.

Le commandant de Sermane avait l'habitude de quitter sa chambre à la première heure, pour se livrer à son passe-temps favori : la recherche d'herbes et de plantes rares qui ne manquaient pas dans la région.

A quelques lieues de là, en effet, la forêt de Termes s'étendait sur plusieurs kilomètres, et c'était vraiment pour le botaniste, une mine inépuisable et un champ d'expérience dont il ne se lassait jamais.

Il trouvait un charme tout particulier à ces promenades très matinales, préférant trouver ses amies les plantes encore toutes engourdies par la fraîcheur de la nuit, afin d'assister à leur réveil au contact des rayons solaires.

Tout en descendant au bureau de son père, qui se trouvait au rez-de-chaussée, Christiane se demandait ce qui avait bien pu l'empêcher de sortir.

« Papa serait-il malade? » songea-t-elle.

Vite, elle s'alarma.

Il y avait de l'instinct maternel dans l'amour qu'elle portait à son père, et bien souvent, renversant les rôles, elle avait l'impression de n'être pas sous sa garde, mais bien lui sous la sienne.

Elle avait soin, d'ailleurs, de ne pas révéler ses pensées à ce sujet, car le commandant n'était pas homme à extérioriser beaucoup ses sentiments; il avait horreur des effusions et des démonstrations affectueuses.

Elle pressa le pas et arriva tout essouffée chez son père qui l'attendait au milieu de ses herbiers.

— Bonjour, mon petit papa, tu n'es pas souffrant au moins?

tiane car il me semble que nous pourrions fixer la date de notre mariage dans les premiers jours du mois prochain.

— Le mois prochain, s'écria Christiane, mais il me semble que, depuis six mois, Albert aurait pu me prévenir qu'il désirait voir notre mariage avant l'hiver. J'aurai beaucoup de choses à préparer.

— Ton fiancé voulait sans doute en avoir fini avec tous ses soucis professionnels à la suite de l'arrestation de son ingénieur, remarqua son père.

— Ah ! oui, ce Gérard Fallès, il est toujours en prison, n'est-ce pas ?

— Le journal annonçait hier sa mort, assez simplement, d'ailleurs, dans sa cellule.

— Pauvre garçon ! dit simplement Christiane.

— Comment, pauvre garçon ? un dévoyé, un voleur, tu ne vas peut-être pas le défendre ?

— Non, certes, papa, tout est contre lui, mais moi j'ai seulement le souvenir de l'avoir aperçu le jour où Albert m'avait emmenée visiter l'usine.

« Il avait un air extraordinairement sympathique. Ah ! il est mort !

Un malaise indéfinissable envahit soudain la jeune fille sans qu'elle sût pourquoi.

— Là n'est pas la question qui nous occupe, ma petite fille, j'ai à t'entretenir d'une chose grave.

Albert de Jouve, quand il m'a demandé ta main, l'année dernière, après la garden-party chez le préfet d'Amiens, n'a voulu soulever avec moi aucune question d'intérêt. Tu lui avais plu, il t'aimait, il me dit qu'il t'épousait pour toi...

— Il te savait riche, papa, murmura la fiancée.

— Je ne suis pas riche, Christiane...

Christiane qui ne voulait pas être sérieuse, j'aurais encore d'ailleurs moi aussi à t'entretenir de quelque chose, mais, commence, papa je t'en prie.

— Eh bien, voilà : je viens de recevoir une lettre de ton fiancé, Christiane.

— Albert?

— Tu n'en as d'autre, que je sache?

Christiane ne releva pas la plaisanterie.

Non, elle n'en avait pas d'autre, un lui suffisait bien, surtout un comme celui-là!

Un homme si remarquable, si intelligent, si autoritaire!

— Est-ce qu'il revient bientôt? questionna la jeune fille dont le front venait de s'embrumer d'un léger nuage.

— Lis plutôt sa lettre.

L'officier passa à sa fille une feuille élégante que couvrait à peine sur la moitié une écriture ferme et serrée.

Le fiancé de Christiane disait ceci :

Cher futur beau-père, mes affaires sont enfin terminées à Paris et mon invention définitivement mise au point. Cela n'a pas été sans mal, mais c'est maintenant pour moi la gloire et la fortune. Je rentre dans deux jours à Villeneuve, et viendrai dès le lendemain à « la Providence ». Voilà presque cinq mois que je n'ai pas eu le plaisir de voir Christiane, avec cette vilaine histoire de blessure et tout le reste.

— Disons plutôt qu'Albert m'a plus que négligée depuis ce moment-là, car il aurait très bien pu venir ici quelquefois, dit Christiane songeuse, et en s'interrompant :

Mais elle poursuivit :

Si vous le voulez bien, nous mettrons alors définitivement au point les questions d'intérêts concernant la dot de Chris-

je me consolerais aisément en pensant que je ne te quitterai pas. Il me semble que jusqu'à présent nous n'avons pas fait trop mauvais ménage tous les deux?

— Chère petite! Mais tu ne peux tout de même pas te sacrifier toute la vie pour moi? Non, Albert est un brave homme, c'est avec plaisir que je vois ta vie s'unir à la sienne, car c'est un fort, un vaillant, un travailleur. Il t'aime et je crois que de ton côté tu n'es pas indifférente à sa sympathie.

La jeune fille eut un geste vague.

— Tu l'aimeras vite, si ce n'est déjà fait. Dans tous les cas, il te plaît, sans cela tu n'aurais pas accepté de l'épouser...

— Mais bien sûr, papa, il me plaît, répéta Christiane machinalement, et puis ce mariage me permet de ne pas trop m'éloigner de toi...

Il faut avouer que c'est cette dernière considération qui avait fait pencher la balance en faveur d'Albert de Jouve lorsque, perplexe, Christiane de Sermane s'était demandée si elle épouserait ce grand garçon, robuste et autoritaire, qui, après s'être fait présenter à elle, ne l'avait pas quittée durant tout l'après-midi, le jour de cette fameuse garden-party du préfet — une de ses rares sorties de l'été dernier.

Ce n'était pas qu'il lui déplût, mais son regard comme aimanté l'attirait tout en l'intimidant, et elle avait l'impression qu'elle ne s'y habituerait jamais.

Son père avait été conquis plus vite qu'elle. De Jouve n'était pas pour lui « le petit jeune homme » inexpérimenté qui entre dans la vie en commençant par le mariage. Sa situation de directeur d'usine lui plaisait et l'idée qu'il ne perdrait pas complètement sa fille puisqu'elle habiterait à Villeneuve, à 15 kilomètres de là, lui faisait envisager ce ma-

— Il le croyait, du moins!

— Je l'étais alors. Depuis, des choses se sont passées et si je ne t'ai pas tenue au courant, c'est que je considère les questions d'argent comme n'étant pas des affaires de femme.

« Je crois que mon devoir est maintenant, de te mettre en face de notre situation! Plus occupé de botanique que de valeurs boursières, j'avais à peu près chargé M. Germain, directeur de la banque H... à Amiens, de s'occuper de la gestion de mon portefeuille. Or, il y a eu en Bourse, depuis quelques mois, les dégringolades les plus imprévues, les krachs les plus désastreux... tu es peut-être au courant par les journaux?...

— Nous sommes ruinés, père? demanda faiblement la jeune fille.

— Nous n'en sommes pas là, petite, mais je viens de me voir obligé de faire une liquidation complète de ma situation, afin d'enrayer les pertes plus graves qui pourraient s'ensuivre si je laissais aller les choses. Mon capital est amputé de plus de la moitié, des trois quarts peut-être. Je n'ai plus de dot à te donner, Christiane, et voici que, pour la première fois, ton fiancé prononce ce mot.

— Et il le prononce en même temps qu'il parle pour lui de fortune et de gloire; ajouta la jeune fille, comme pour elle-même et contenant mal une sourde colère.

— Je suis persuadé qu'Albert est dans les mêmes sentiments, reprit le commandant de Sermane après quelques minutes de silence. Il t'épouse pour toi et puisque le voilà lui-même en présence d'un magnifique avenir, ce ne sera sûrement pas une question de dot qui le fera changer.

— Dans tous les cas, ne te tracasse pas, mon cher papa, dit Christiane en se levant et en allant embrasser tendrement son père, si M. de Jouve ne veut plus de moi.

riage comme une chose presque inespérée pour Christiane, qui avait si peu l'occasion de sortir et dont la beauté, pourtant parfaite, aurait bien pu finir par se faner, comme tant d'autres, dans ce trou de campagne où les prétendants étaient rares.

Et les choses avaient suivi leur cours...

Et Christiane ne s'habituaît toujours pas à son fiancé.

— Bah! cela viendra, disait-elle, quand nous serons mariés.

.

Le père et la fille s'étaient tus.

Christiane gardait les yeux baissés. Des pensées de toutes sortes se pressaient en foule dans son cerveau, mais celle qui revenait toujours était que demain Albert viendrait — après cinq mois — et que dans moins d'un mois ils seraient peut-être mariés.

Il lui semblait que cette échéance ne devait jamais arriver parce qu'elle avait l'impression très nette de connaître de moins en moins son fiancé.

La révélation de son père concernant la perte de leur fortune l'accablait aussi, non à cause d'elle et de la répercussion que cette catastrophe pourrait avoir sur son mariage, mais à cause de son père même et des tracas qu'il avait eus et aurait encore à ce sujet.

— Tu avais aussi quelque chose à me dire, reprit soudain le commandant de son ton naturellement bourru.

Christiane sursauta; son esprit était ailleurs.

C'est vrai, au fait, qu'elle avait quelque chose à demander à son père, mais quoi?

Ah! oui, elle se souvenait maintenant.

— Oh! papa, je comprends bien qu'avec tes préoccupations actuelles, ce que j'ai à te demander, ne peut t'inté-

resser. Si je me marie le mois prochain, cela regarde d'ailleurs plutôt Albert.

Elle expliqua en quelques mots la trouvaille de « nounou » et le désir qu'elle avait de garder et d'élever cet enfant.

— Ah ça, ma fille, tu deviens complètement folle! grommela l'officier en fureur, élever un enfant que tu ne connais pas, alors que dans un an d'ici tu en auras sans doute un pour ton compte, mais tu n'y penses pas!

— J'en aurai un, j'en aurai un, ou je n'en aurai pas, répondit-elle; d'ailleurs là n'est pas ce qui importe. Cet enfant n'a pas de mère pour s'occuper de lui et s'il n'y a pas une âme charitable pour s'en charger, que deviendra-t-il? Laisse-moi pour le moment être cette âme charitable, mon petit père, on verra après ce qu'en pensera M. de Jouve, mais j'espère bien qu'il ne sera pas assez cruel pour rejeter à la rue ce petit abandonné.

Après tout, cela le regarde maintenant, acquiesça le commandant de Sermane calmé, fais comme tu voudras.

— Merci, cria presque Christiane en se jetant à son cou, je savais bien que tu étais bon, si bon... Pour Albert, je m'en charge!

Mais une ride imperceptible plissa son front. Elle avait des doutes sur la nature généreuse de son fiancé et pressentait un orage pour le lendemain...

Et pourtant elle ignorait que c'était l'enfant de Gérard Fallès qu'elle allait demander à Albert de Jouve d'adopter!

Revenue maintenant dans sa chambre, elle attendit que « nounou » revint du bourg avec tout le trousseau de bébé.

Un trouble immense l'envahissait devant cette petite chose vivante qu'elle entendait respirer dans son berceau

de fortune. Elle sentait obscurément qu'à cause de cet enfant, sa vie serait différente, et qu'il formait un lien tendre et charnel entre tout ce qu'il y avait eu « avant » et ce qui viendrait « après ».

Elle se baissa pour regarder de plus près les paupières baissées, la minuscule bouche close, le nez sans forme qui composaient le visage du petit être qu'elle décidait coûte que coûte de protéger et de ne pas abandonner malgré les difficultés qui pourraient surgir.

Peut-être, en son subconscient, prévoyait-elle déjà que c'était par lui qu'elle arriverait à connaître le bonheur.

CHAPITRE V

RUPTURE.

— Bravo, Joseph, tout est parfaitement ratissé, et le jardin tout entier est peigné comme un gosse le dimanche!...

Le jardinier retira sa pipe de la bouche, et sourit avec ses yeux gris.

— C'est pour le fiancé de Mademoiselle que j'ai fait tout ça.

« Tu comprends, m'a dit la vieille ce matin. M. de Jouve arrive à midi, s'agit pas qu'il y ait des mauvaises herbes, il ne doit pas aimer ça, les mauvaises herbes, M. de Jouve.

« Alors, je me suis levé à quatre heures, et je vous promets, Mademoiselle, qu'on peut chercher à la loupe, on ne trouvera rien à redire.

— Mais j'en suis sûre, répartit Christiane. Tu veux que je te fasse des compliments, eh bien, tu en auras, et tu n'auras qu'à rougir quand je t'aurais dit que « nounou »

et toi vous êtes les serviteurs les plus dévoués et les plus consciencieux que l'on puisse voir. Je vous aime bien tous les deux, et vous savez bien que je vous considère un peu comme de ma famille.

Le brave Joseph, ému jusqu'aux larmes par cette déclaration inopinée en laissa tomber son râteau.

Il cherchait des mots de gratitude à exprimer à sa petite maîtresse, mais comme il n'avait pas beaucoup d'imagination, et encore moins la parole facile, Christiane était déjà loin, souple et légère dans sa robe de voile bleu pâle, lorsqu'il se décida à ouvrir la bouche.

— Vraiment, Mad...

Il s'arrêta, secoua la tête, pensant qu'il allait gaspiller sa salive, et, ramassant son râteau, reprit le chemin du petit pavillon qu'il habitait avec sa femme, près de la grille. Ce couple, Christiane l'avait toujours connu. Elle, Nounou, avait été sa nourrice et s'était d'autant plus attachée à Christiane qu'elle lui rappelait la petite fille qu'elle avait perdue en la mettant au monde. C'est à sa propre fille qu'elle avait l'impression de se dévouer, puisque, hélas ! l'enfant qu'elle nourrissait n'avait plus de mère.

La mère sans enfant et l'enfant sans mère s'étaient remarquablement bien compris et une affection indissoluble, combien rare aujourd'hui, les unissait. Quand à lui, Joseph — Joseph Bourdet — mais on l'appelait toujours par son prénom, il était entré en même temps que sa femme au service des de Sermane, d'abord comme valet de chambre et ensuite comme jardinier, lorsque le commandant avait acheté *la Providence*.

« Nounou » maintenant, était cuisinière, et s'occupait de tout dans la maison, aidée par une seule femme de chambre. On ne concevait plus *la Providence* sans ce

très longtemps, le dialogue est souvent long à s'établir et Christiane ne s'en soucia pas.

Prenant son fiancé par la main, avec une grâce mutine qui n'avait rien de forcé :

— Entrons au salon, dit-elle, papa va venir tout de suite, vous allez me raconter tout ce qui s'est passé depuis que...

Une hésitation arrêta sa phrase en chemin.

— Ah! ça n'a pas été drôle tous les jours, ma petite Christiane. Cet individu dans sa prison, soutenant d'une façon honteuse qu'il était l'inventeur du moteur A. J. et moi soutenant, et prouvant, bien entendu, le contraire.

« Enfin, mon invention est brevetée et l'homme est mort mystérieusement dans sa cellule. Tout s'arrange, j'espère avoir moins de soucis...

— Mon pauvre papa a bien eu les siens aussi depuis quelque temps, risqua Christiane.

— Oui, je sais.

— Ah! vous savez?

A cet instant la porte du salon s'ouvrit, laissant passage au commandant de Sermane.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Albert de Jouve dépassait d'une demi-tête l'officier, mais tous deux étaient bien pris dans leur taille, et si Christiane préférait la silhouette et le chic bien racés de son père, elle ne put s'empêcher de trouver que son fiancé avait aussi beaucoup d'allure.

Mais il y avait le regard... Ah! ce regard!

Après quelques banalités échangées de part et d'autre, le commandant proposa de se mettre à table.

— Vous devez avoir une faim de loup, Albert. Je suppose qu'après une aussi longue absence, vous avez dû

ménage, et lui-même ne demandait qu'une chose, rester au service des mêmes maîtres.

Ah! si seulement ils pouvaient suivre M^{lle} Christiane quand elle se marierait! Mais de cela il n'en avait pas encore été question.

Dans cette famille et ce pays qu'ils avaient fait tous les deux leurs, ils en étaient arrivés à oublier leur propre pays, le Maconnais, où ils possédaient pourtant une petite maison avec un jardin et un pré, qu'ils louaient depuis vingt ans le même prix — six cents francs — et dans laquelle ils n'étaient jamais revenus. N'ayant pas eu d'autres enfants, Christiane ne leur tenait-elle pas lieu de tout : famille, maison, pays?

A midi moins le quart, ce jour-là, une superbe auto grise faisant craquer de tous ses pneus le gravier du jardin, s'arrêta devant le perron de *la Providence*.

Albert de Jouve, lâchant le volant, sauta lestement de sa voiture et en deux ou trois enjambées, sur les marches nues, fut devant la porte-fenêtre qui donnait accès au vestibule.

Elle s'ouvrit, d'ailleurs, comme il se préparait à appuyer sur le timbre électrique.

— Bonjour, Albert! comment allez-vous?

— Très bien, Christiane, et vous?

Un baiser bref sur la petite main tendue... Puis un silence.

— Votre père est là? Je suppose qu'il a reçu ma lettre!

— Mais oui, Albert, nous vous attendions.

Elle n'osa pas ajouter « avec impatience », car cela ne correspondait pas exactement à sa pensée et elle avait horreur du mensonge, quel qu'il fût.

Une certaine gêne paraissait dès maintenant vouloir s'installer entre eux, mais lorsqu'on ne s'est pas vu depuis

trouver beaucoup de travail à l'usine, et qu'à six heures, ce matin, vous n'étiez pas dans votre lit...

L'homme acquiesça à ces mots de son futur beau-père.

— Certes, dit-il, si les affaires courantes sont expédiées, il reste des questions importantes à résoudre, et surtout à envisager l'agrandissement de l'usine, pour la mise en fabrication de mon moteur.

— Vous aurez beaucoup de travail, Albert... et vous négligerez votre femme, dit sentencieusement Christiane en faisant mine de rire, quoique vraisemblablement elle n'en eût pas très envie.

Au même instant, la femme de chambre ouvrait les portes de la salle à manger et la conversation se poursuivait à table, légère et banale, chacun ayant tacitement décidé de remettre après le déjeuner les échanges de vue sur les questions sérieuses.

Le café fut servi sous une petite tonnelle, dans un coin du jardin.

Christiane animée, et cherchant à être en confiance, était vraiment ravissante à voir, toute blonde, rose et bleu pâle. Un pastel qui aurait séduit le plus indifférent.

— J'aurai tout à l'heure un aveu à vous faire, Albert, dit-elle, et une grâce à vous demander, c'est la première, j'espère que vous me l'accorderez...

— Tu parleras de ça une autre fois, interrompit le commandant, subitement mécontent et ne voulant sans doute pas, songeant à la conversation de tout à l'heure, mal disposer son futur gendre avec cette histoire d'enfant.

« D'ailleurs, votre temps, Albert, doit être limité; si vous voulez bien, nous irons dans mon bureau où nous serons plus tranquilles pour causer.

En même temps, il se leva.

— Je vous suis, mon commandant, dit de Jouve, se levant aussi.

Christiane qui venait d'allumer une cigarette, lâcha une bouffée de fumée et ravala sa déception de ne pas entretenir dès maintenant son fiancé de la chose qui lui tenait à cœur : Jacques.

Voyant que les deux hommes ne l'invitaient pas à les suivre, elle resta assise dans son fauteuil d'osier, regardant s'éloigner l'être qu'elle aimait le plus au monde, son père, et celui qui, à l'heure actuelle, aurait dû remplir tout son cœur, son mari de demain.

Ah ! oui, c'était autre chose qu'elle avait rêvé !

Autre chose dont elle n'avait pas une notion exacte, mais qui l'emplissait malgré tout de trouble et de langueur.

Non, cent fois non, ce n'était pas cela l'amour, ou si c'était cela, il ne valait vraiment pas la peine qu'on en parlât tant dans les romans !

L'amour ne faisait-il donc pas battre le cœur plus vite ? Ne grisait-il donc pas davantage le cerveau, tout en amollissant tous les membres de la femme qui en connaissait le doux esclavage ?

N'était-il donc pas surtout un échange de regards, de mots, de gestes affectueux entre l'homme et la femme aimée, la fusion de deux sentiments, de deux cœurs, de deux volontés, en attendant une union plus complète encore.

Et qu'était-ce donc que cet amour entre elle et M. de Jouve, qui les laissait si compassés l'un et l'autre et si calmes, surtout si calmes !

Une sourde révolte était en elle...

Oui, encore une fois, c'était autre chose qu'elle avait rêvé.

Quelque chose de meilleur, de plus simple, de plus confiant.

Une image lui traversa l'esprit, celle de ce petit ingénieur, ce voleur qui avait tenu tête à son imposant fiancé. Fallait-il que la perversité fût à ce point établie dans le monde, pour que, sous une apparence si captivante et de si réelle franchise se cachât une âme si basse et si noire.

« Se cache! se soit caché, rectifia-t-elle aussitôt dans son esprit, car il est mort ».

Elle se surprit à prononcer ces derniers mots et son étonnement fut grand de voir qu'elle avait accordé quelques minutes de rêverie à cet inconnu, entrevu une seule fois.

Elle haussa les épaules.

« Allons plutôt voir Jacques », pensa-t-elle et sa figure se rasséréna.

Elle traversa le jardin, suivant le chemin que son père et Albert de Jouve avaient pris il n'y avait que quelques instants, et elle regarda tout ce cadre qui lui était familier; la maison qui se présentait à elle de trois quarts avec sa pureté d'architecture et la sobriété de son toit d'ardoises qui brillait au soleil, les massifs de fleurs et les allées si bien ratissées par Joseph, le petit pavillon du jardinier, la grille, la route...

Il lui semblait un peu qu'elle les voyait pour la dernière fois et elle commençait à leur dire un silencieux adieu.

Elle savait qu'à cet instant même, son destin se jouait dans le bureau de son père.

Elle ne souhaitait pas positivement une rupture, car, plus que jamais, et étant donné leur situation devenue précaire, son père devait souhaiter son mariage avec de Jouve.

Cette union la mettait à l'abri du besoin et lui permettait même de mener une vie brillante. Elle enlevait défini-

tivement au commandant de Sermane le souci de l'établissement de sa fille.

En passant devant la pièce où les deux hommes étaient réunis. Christiane entendit qu'on y élevait un peu la voix, mais ne parvint pas à saisir un mot de la conversation qui avait lieu derrière la porte.

Elle se refusait d'ailleurs à toute indiscretion. Après tout, elle avait bien le temps de savoir...

Elle monta jusqu'à sa chambre, où le jeune Jacques était en train de faire la plus belle colère qu'il se soit sans doute permise jusqu'ici dans sa jeune vie.

Toujours dans le panier à linge, car le magasin n'avait pas encore livré le chariot alsacien commandé la veille, il envoyait à droite et à gauche ses petits poings maladroits et l'on sentait que ses pieds dans le maillot devaient se livrer à un exercice aussi violent !

Des cris perçants, comme le peuvent être cependant ceux d'un enfant d'un mois dont les pleurs ressemblent tant encore aux gémissements du nouveau-né, empiétaient la chambre.

— Pauvre amour ! dit la jeune fille en se précipitant. Et regardant tout à coup la pendule, elle s'aperçut que l'heure du biberon était passée depuis une demi-heure.

— Tu réclames, et tu as raison ! En voilà une nouvelle maman qui oublie son petit garçon !

Prenant dans ses bras l'enfant qui pleurait toujours, elle descendit rapidement avec lui l'escalier se dirigeant vers la cuisine, où les biberons stérilisés dans la matinée, étaient tout préparés.

Comme elle arrivait à la dernière marche, la porte du bureau de son père s'ouvrit brusquement livrant passage à de Jouve, les traits contractés et la mine furieuse.

A la vue de Christiane, il demeura interdit. Elle-même

n'osait faire un pas de plus, et leurs regards se rencontrant se découvrirent peut-être pour la première fois.

Elle comprit sur l'heure bien des choses qui, pour elle, étaient jusque-là restées obscures, et ne prononça pas un mot.

Mais lui, pour parachever la rupture qu'il avait préparée de longue date, c'est-à-dire depuis qu'il avait appris les pertes financières du commandant de Sermané, se chargea d'une vilénie nouvelle.

— De mieux en mieux, dit-il à mi-voix en se tournant vers l'officier. Avec un peu de bonne volonté, je serais peut-être arrivé à épouser une femme sans dot, mais vraiment, l'enfant est de trop...

— Comment? gémit la jeune fille.

— Je dis que depuis six mois, il est de toute évidence que vous n'avez pas perdu votre temps!

Celle qui n'était plus la fiancée d'Albert de Jouve n'en croyait pas ses oreilles.

Blémissant sous l'outrage, elle resta clouée contre la rampe de l'escalier, l'enfant pleurant encore doucement dans ses bras.

— Quoi! vous osez prétendre...

— Je ne prétends rien, mais je crois que pour vous faire épouser, il est infiniment préférable que vous vous adressiez au père de l'enfant qu'à moi.

Le commandant qui, témoin de cette scène, n'avait encore rien dit, s'approcha lentement de de Jouve.

Une violence inouïe se lisait sur son visage et son poing serré pouvait faire craindre qu'il ne se livrât à quelque extrémité.

— Ne restez pas une minute de plus sous mon toit, Monsieur, gronda-t-il d'une voix enrouée par la colère, les paroles que vous venez de prononcer sont celles d'un malhonnête homme...

— De grâce, papa, n'accorde pas un mot de plus à cet être malfaisant, intervint la jeune fille, sa vue seule nous salit, il ne mérite que notre mépris.

Et se précipitant vers la porte d'entrée, elle l'ouvrit toute grande.

De Jouve la franchit d'un pas mal assuré et, sans se retourner, descendit les marches du perron.

Sans un geste d'adieu, la bouche amère et flétrie par l'injure qu'elle avait formulée, il entra dans sa voiture. Ses mains saisirent le volant, ses larges mains de faussaire et de voleur qu'à cet instant, Christiane remarqua, quoiqu'elle fût en train de retenir son père prêt à défaillir.

Le pauvre homme avait dû si fortement se contenir pour ne pas sauter à la gorge de celui qui avait osé douter devant lui de l'honneur de sa fille, qu'une sorte de spasme douloureux lui broyait le cœur. Il avait l'impression que sa poitrine était une enclume sur laquelle de lourds marteaux s'abattaient et se relevaient, pour retomber encore.

La respiration lui manquait et Christiane crut qu'il allait s'évanouir.

— Nounou, nounou ! cria-t-elle.

La vieille femme, accourue à cet appel, prit le petit Jacques des bras de Christiane, tandis que celle-ci, soutenant maintenant son père de tout son poids, le conduisait jusqu'au grand fauteuil de son bureau, celui-là même où elle s'était assise, la veille, et dans lequel il s'affalait, en proie à un indescriptible malaise.

La chère petite, désespérée, et plus pâle qu'une morte, ne savait vraiment où donner de la tête.

— Porte bébé à Lisette, dit-elle à Nounou, et cours vite chercher au premier le flacon d'éther.

La vieille femme obéit tandis qu'elle s'employait de son

mieux à remonter le commandant qui commençait cependant à paraître mieux.

— Allons, mon cher petit père, lui disait la jeune fille affectueusement, ne pense plus à cet individu, dont le nom même sera dès demain sorti de ma mémoire comme de la tienne. C'est un mauvais rêve qui est fini. Je reste près de toi, et tu verras comme nous serons heureux.

— Il a osé, osé douter de toi, de ton honneur, ma chérie ! Ah ! me pardonneras-tu d'avoir été aveugle à ce point pour avoir, un jour, accepté de donner ta main à un pareil goujat.

Le commandant faisait visiblement effort pour parler, mais l'on voyait qu'au fur et à mesure de cet effort, la vie lui revenait.

Lorsque Nounou arriva avec le flacon d'éther, il était presque tout à fait bien.

— Ça va, maintenant ; viens avec moi faire un tour dans le jardin, Christiane ; je crois que de marcher un peu me remettra complètement, j'ai besoin d'air.

Et passant son bras autour de celui de la jeune fille, il descendit avec elle vers les allées.

Une demi-heure après, ils se promenaient encore, car si c'était la dernière fois qu'il lui en parlait, le commandant avait tenu à raconter par le détail à Christiane toute la conversation qu'il avait eue avec de Jouve quelques minutes avant.

La mauvaise foi de l'ex-fiancé y avait été évidente, et son insistance à réclamer au commandant de Sermane une dot pour la femme qu'il avait toujours jusque là prétendu épouser pour elle, plus que révoltante. Surtout sachant qu'il était impossible à l'officier de réaliser quoi que ce fût actuellement.

— Je t'en prie, ne te tracasse pas, papa, disait

Christiane, c'est fini, rayé, classé. Ai-je l'air d'avoir du chagrin? Non, vois-tu, je me rends bien compte, maintenant, que je n'ai jamais aimé Albert; les événements avaient été plus forts que moi et, sans doute, est-ce par faiblesse que j'avais accepté d'épouser ce fiancé qui, au fond, ne me plaisait pas.

— Je crains bien que tu ne dises cela pour m'enlever les derniers regrets qui pourraient subsister en moi, Christiane, reprit le commandant...

— Mais non, je t'assure, papa, cette épreuve me sera au contraire très salutaire; je saurai dorénavant discerner un vrai sentiment d'une acceptation passive. Je saurai reconnaître où est l'amour...

Et dans une douce intimité, ces deux êtres rapprochés par la bourrasque passée continuèrent de deviser une partie de l'après-midi.

— Tu me permets bien d'aller chercher Jacques, n'est-ce pas? dit soudain la jeune fille à son père.

— Qui ça, Jacques?

— Mais le petit, tiens, je vais mettre sa corbeille dehors, en attendant de recevoir son chariot alsacien qui sera très commode pour le promener dans le jardin.

Elle partit dans la direction de la maison, tandis que lui, encore un peu oppressé et le cœur lourd de tout le poids de sa vie, ne savait s'il devait se réjouir de l'arrivée de cet enfant dans la maison.

N'allait-il pas compromettre sa fille et l'idée qu'avait eue de Jouve, d'autres ne l'auraient-ils pas?

Non, il fallait être un être pervers comme lui pour être effleuré par un tel soupçon. Christiane était au-dessus de pareils commentaires.

Il ne vit donc plus dans cette petite chose palpitante tombée du ciel pour être recueillie par elle qu'un dérivatif

et une saine occupation qui lui feraient vite oublier sa récente déception.

Un sourire radieux éclairait en effet son visage doré, lorsqu'elle arriva auprès de son père, le bébé dans ses bras, tandis que « Nounou » la suivait, chargée de l'inévitable corbeille à linge...

— Maintenant, ménage à trois, mon petit papa, dit-elle en éclatant d'un rire frais...

CHAPITRE VI

DÉPARTS.

Environ deux mois après ces événements, le commandant de Sermane qui n'avait cependant ressenti aucun autre malaise depuis l'alerte du mois de juillet, le jour de la rupture des fiançailles de sa fille, se réveilla le matin, secoué par de violents frissons.

Il lui fut impossible de sortir de son lit, et, Christiane, accourue en hâte auprès de lui, constata qu'il était en plein accès fébrile.

Il ne pouvait définir lui-même d'où il souffrait, mais un très grand abattement et une véritable prostration ne furent pas sans inquiéter très vite la jeune fille qui fit immédiatement demander le docteur.

Au chevet du malade, celui-ci ne laissa pas paraître son opinion, mais aussitôt sorti de la chambre, tandis que Christiane l'accompagnait dans le bureau de son père, afin de pouvoir y rédiger une ordonnance, il ne cacha pas qu'il considérait le cas du commandant comme assez alarmant.

Un cœur usé, une circulation du sang des plus défectueuses le mettaient dans des conditions de résistance

tout à fait insuffisantes pour supporter le point de congestion pulmonaire constaté à la première auscultation.

— Je vous recommande de veiller à ce qu'il y ait le plus grand calme autour de lui, Mademoiselle, ne le quittez pas, ou tout au moins le moins possible.

— Redouteriez-vous quelque chose, docteur, questionnait Christiane qui n'osait prononcer le grand mot de départ.

— Tout est à craindre avec un cœur comme le sien, pourtant, ne vous affolez pas, mon enfant, avec des soins éclairés comme vous ne manquerez pas de donner à monsieur votre père, il peut très bien arriver à se sortir de là... Je reviendrai ce soir.

Machinalement, elle accompagna le docteur Moreau jusqu'au cabriolet qu'il avait laissé sur la route.

Sans être un ami de la famille, il connaissait les de Sermene presque depuis leur arrivée dans la région, mais il avait eu très peu l'occasion de venir à la Providence la santé du père et de la fille ayant toujours été parfaite.

Les quelques maladies d'enfant que Christiane avait eues avaient été soignées par « Nounou » presque sans l'aide du médecin, et depuis de nombreuses années, il n'avait franchi ce seuil, où la jeune fille le quittait aujourd'hui inquiète et préoccupée.

— Alors, du calme, surtout du calme, recommanda-t-il une dernière fois avant de mettre son moteur en marche.

Christiane acquiesça d'un signe de tête et, des larmes dans les yeux, regarda partir la petite voiture qui disparut bientôt au premier tournant du chemin.

.....

Le commandant de Sermene rendit son âme à Dieu cinq jours après les premières attaques de la maladie.

Malgré tous les efforts du docteur Moreau, les soins attentifs et dévoués de sa fille qui refusa de se coucher une

seule minute pendant ces longues journées et plus encore ces longues nuits angoissantes, malgré surtout la lutte désespérée qu'il soutint contre la mort, celle-ci remporta la victoire et l'abattit, on peut dire, en pleine vigueur et en pleine force.

Lorsque le docteur avait décidé de dire à Christiane que tout était perdu et que la seule chose à souhaiter était de parvenir à éviter au moribond les dernières souffrances, par des piqûres de morphine, elle était restée comme atterrée.

Elle ne pouvait concevoir que ce jour allait arriver où elle se retrouverait seule dans cette grande propriété de la *Providence*, seule pour diriger sa vie.

Comme elle sentait maintenant l'adoration complète qu'elle avait pour son père, un peu distant, un peu autoritaire certes, mais si bon. De quels sacrifices n'aurait-elle pas été capable pour lui faire plaisir ou lui éviter un souci ! Elle avait bien accepté d'épouser un de Jouve, uniquement parce qu'il avait pensé que c'était bien !

Pendant les longues heures de veille, alors qu'elle entendait encore la respiration saccadée de celui qui, bientôt, allait s'éteindre, elle songeait à tout ce qui l'avait atteint profondément depuis quelques semaines et qui avait sans doute altéré sa santé : d'abord ces pertes d'argent, mais davantage encore l'affront de de Jouve.

La jeune fille n'était pas loin de croire que la scène violente qui avait eu lieu il y a deux mois était la cause réelle de l'insuffisance cardiaque dont son père souffrait actuellement.

Elle rendait donc responsable son ex-fiancé d'avoir abrégé ses jours et elle qui, jusqu'à présent, n'avait pas connu la haine, se mit à détester cet homme de toutes ses forces.

Dans sa demi-somnolence et sa fatigue, elle revoyait ses larges mains aperçues pour la dernière fois sur le volant de l'auto grise, serrant la gorge de son père jusqu'à ce que la mort s'en suive.

Et elle se prenait à murmurer :

— C'est lui, c'est lui qui l'a tué!

Elle passait alors ses propres mains sur ses yeux, comme pour chasser l'affreuse vision et se levait pour se rapprocher encore du lit du malade.

De temps en temps elle le voyait se tourner vers elle avec une expression de reconnaissance émue et de sincère gratitude.

On avait l'impression qu'il lui aurait été presque doux de quitter ce monde la main dans la main de sa fille, s'il n'avait été préoccupé par la situation embrouillée qu'il lui laissait.

Situation embrouillée, certes. Plus qu'embrouillée, difficile.

Car le commandant de Sermane n'avait pas tout dit à Christiane.

Il ne lui avait pas dit qu'il avait dû dernièrement hypothéquer *la Providence* et que, pour faire face à certains engagements pris vis-à-vis de la banque, une grande partie des titres qui lui restaient avaient été vendus.

Le pauvre homme, devant sa fin prochaine, ne se pardonnait pas cette défaite et il était désespéré à la pensée de laisser Christiane, non pas avec des dettes — heureusement! — mais avec un patrimoine dérisoire, lui permettant à peine de vivre, d'une petite vie parcimonieuse et ralentie.

Il s'accusait de négligence et d'insouciance, il allait presque jusqu'à dire d'incapacité, pour n'avoir vu vrai-

ment le danger de sa situation que lorsqu'il était trop tard pour y remédier.

Il ne voulait pas admettre que souvent les événements sont plus forts que les hommes et que bien malins sont ceux qui prétendent être toujours maîtres de leur destin.

Lorsque Christiane se retrouva seule pour la première fois, après ces douloureuses journées, elle fut prise d'une immense lassitude.

Des amis de la région, deux ou trois compagnes, jeunes filles comme elle et qu'elle aimait bien, le docteur Moreau et sa femme, le curé de la paroisse, lui avaient témoigné une sympathie réellement très touchante et à laquelle elle avait été très sensible.

Ils avaient tenu à ce qu'elle ne fût jamais seule devant son chagrin et elle leur en avait su un gré infini.

Des cousins éloignés de son père, avec lesquels il avait perdu tout contact avaient bien été prévenus de la mort de leur parent, mais invoquant les distances, les affaires absorbantes, leur état de santé, aucun ne s'était dérangé pour venir jusque dans la Somme, qu'ils paraissaient considérer comme le bout du monde.

C'est donc entourée de ces quelques personnes affectueuses mais non intimes qu'elle traversa cette rude épreuve de la séparation brutale avec l'être qu'elle avait le plus aimé.

— Vois-tu, disait-elle pourtant à la vieille Julie, tous mes amis sont charmants, mais aucun ne me porte un véritable intérêt. Si je ne t'avais pas, ma bonne Nounou, je pourrais facilement dire que je suis seule au monde.

— Mlle Christiane peut être sûre que, maintenant, nous ne la quitterons jamais.

— Tu es ma vraie maman, disait encore la jeune fille,

en embrassant avec effusion sa nourrice qui pleurait comme elle. Toi seule me rattache à la vie. Je ne tiens plus à rien, ni à ce pays, ni à cette maison, si ce n'est à toi.

— Et à petit Jacques, reprenait Nounou, qui savait bien que c'était par lui surtout que sa jeune maîtresse serait sauvée de la tristesse et du découragement.

— Et à petit Jacques, c'est vrai...

Petit Jacques!

Il était maintenant un beau bébé de trois mois, qui commençait à faire des risettes. Christiane en était absolument folle et il allait être pour elle le havre de secours dans la tempête morale où elle se débattait.

A aucun prix, maintenant, elle ne se serait séparée de lui. Il lui semblait, plus que jamais, qu'il avait été placé auprès d'elle par un destin secret de la Providence et elle sentait obscurément que par lui fleuriraient ses plus grandes joies.

Lorsqu'elle le prenait dans ses bras, en le serrant bien fort, l'enfant dont le regard ne savait encore se poser sur rien d'autre qu'elle, l'enfant avait, croyait-elle, une expression extraordinaire dans laquelle elle lisait non seulement de l'affection et de la reconnaissance, mais aussi une promesse.

En cela, n'importe qui eût pu dire qu'elle s'illusionnait, car le visage d'un enfant de cet âge n'exprime rien, si ce n'est la faim, la peur ou la satisfaction d'avoir un estomac bien rempli, comme un petit animal.

A moins qu'il n'y ait une communion insoupçonnée entre deux êtres, lorsque leurs âmes sont pures, comme c'était le cas de Christiane et de son fils adoptif!

Mais cela, nous l'ignorons, l'âme des petits enfants étant une chose mystérieuse, un jardin secret dont nul ne peut se vanter d'avoir forcé la porte.

A quelques jours de là, un monsieur d'une quarantaine d'années, une serviette sous le bras et des lorgnons bon marché sur un nez trop long, demanda à voir M^{lle} de Sermane.

Lisette le fit entrer au salon et prit la carte qu'il lui tendait de ses mains gantées de filoselle noire.

Lorsque la femme de chambre la lui remit, Christiane y put lire le nom de M. Germain, directeur de la banque privée H., Amiens.

D'un imperceptible mouvement des lèvres, elle exprima sa contrariété. Elle n'avait pas encore osé songer sérieusement aux questions d'intérêt qu'elle pressentait devoir être très compliquées pour elle.

Chaque jour, elle prenait bien de bonnes résolutions, décidant d'aller le lendemain à Amiens pour s'entretenir avec le directeur de la Banque, afin de voir clair dans sa situation peu brillante, mais chaque jour aussi, elle remettait ce petit voyage qui lui coûtait terriblement d'entreprendre.

Puisqu'on venait jusqu'à elle, cela lui éviterait, pour une fois du moins, cette corvée.

Lorsque la jeune fille pénétra dans le salon, M. Germain y était en train d'admirer les gravures anciennes qui ornaient les murs.

— Bonjour, Monsieur, dit-elle froidement.

Sur un ton faussement ému, le directeur de la Banque présenta à M^{lle} de Sermane des condoléances embrouillées, dans lesquelles on sentait plus d'affectation que de sentiment sincère.

— La mort de Monsieur votre père m'a causé d'autant plus d'émotion, Mademoiselle, poursuivit-il, qu'une malchance paraissait vraiment le poursuivre depuis quelque temps. Il n'était pas une affaire à laquelle je touchais pour lui, qui ne subit une dépression désastreuse.

— La prudence exige parfois de ne toucher à rien, Monsieur. Mon père vous avait-il confié son capital pour spéculer, ou simplement pour lui éviter le souci d'une gérance qu'il jugeait être bien placée entre vos mains ? Il est trop tard pour revenir en arrière, mais ne vous reprochez-vous aucune imprudence ?

Ces mots avaient été dits d'un ton si ferme que l'homme de bourse crut y deviner une menace d'accusation.

Il leva sur l'enfant en robe noire qui parlait avec tant de clairvoyance de grands yeux candides.

— J'ai toujours tenu M. de Sermane au courant de mes faits et gestes et n'ai rien fait sans son autorisation, dit-il, bon apôtre.

— Mon père avait confiance en vous. Je veux bien croire que vous n'en avez pas abusé. Je désirerais seulement savoir qu'elle est aujourd'hui la situation exacte dans laquelle je me trouve et sur quels revenus je puis compter. Je tiens absolument à liquider au plus vite les arriérés de banque, et à me trouver bientôt devant des réalités et non des prévisions.

— Les réalités, je suis malheureusement à même de vous les faire entrevoir dès maintenant, Mademoiselle. Votre propriété hypothéquée couvre à peine votre débit en banque. Vous allez devoir la liquider pour éviter la catastrophe...

Christiane eut un léger tremblement.

Se séparer de *la Providence* ! la maison qui l'avait vu grandir, où elle avait vécu presque vingt ans, heureuse avec son cher papa !

Lorsqu'elle avait dit à Nounou qu'elle ne tenait plus à rien, ni à ce pays, ni à cette maison, n'avait-elle pas menti !

L'idée de devoir vendre ce toit sous lequel reposait encore, il y avait à peine huit jours, la dépouille de son

père, la torturait maintenant au plus-haut point et elle se sentit prête à éclater en sanglots.

Elle se retint devant le regard résolument vide d'expression du directeur de la banque.

Ah! celui-là devait avoir quelque chose sur la conscience pour, dans une circonstance pareille, ne pas comprendre l'angoisse dans laquelle il venait de plonger la jeune fille.

— Je me déciderai à ce qu'il faudra, dit-elle lentement. Pensez-vous que je trouve facilement acquéreur pour la propriété?

— Il y a quelques mois, bien avant la mort du commandant de Sermane, c'est-à-dire alors qu'il n'était nullement question pour vous de quitter cette maison, un de mes clients qui savait que je m'occupe aussi de ventes et d'achats d'immeubles...

— Ah! vous vous occupez...

— ...m'avait fait savoir qu'il serait éventuellement acquéreur de *la Providence* si elle venait à être vendue un jour... Je pourrais savoir s'il est dans les mêmes dispositions...

— Quel est le nom de votre client? demanda Christiane qui ne comprenait pas qu'on se portât acheteur d'une propriété qui n'était pas à vendre.

L'homme parut hésiter.

Il sentit qu'il était entraîné malgré lui sur un terrain peu sûr.

— Cela vous importe peu pour le moment, Mademoiselle, commençons par nous occuper des valeurs, d'accord avec le fisc qui va devoir mettre le nez dans votre succession; pour la propriété on verra après!

— Je tiens à savoir, avant toute autre chose, le nom de l'homme qui, il y a plusieurs mois, parla d'acheter la

Providence, s'obstina la jeune fille. Je vous en prie, Monsieur...

— C'est M. Albert de Jouve, directeur de la...

— Inutile de décliner ses titres et qualités, reprit-elle vivement, tout à coup rouge de colère. Je ne les connais que trop. Sachez, Monsieur, que je ne veux absolument rien avoir de commun avec M. de Jouve.

Le voile se déchirait.

Elle comprenait maintenant comment et par qui son ex-fiancé avait été si bien renseigné sur leur changement de situation, à son père et à elle, et à quel point les deux hommes était de connivence.

Elle pensa à son pauvre papa trop confiant, trop distrait surtout, dont ces deux loups malfaisants avaient exploité la bonne foi et la malchance.

Ah! ils devaient bien, tous les deux, y trouver leur profit? Ne serait-ce pour l'un que le fait d'avoir bientôt la *Providence* au prix d'un morceau de pain et pour l'autre, l'intermédiaire, l'aigrefin, celui de toucher, sur la vente future, la forte commission.

Un grand dégoût envahissait Christiane, révoltée par ces combinaisons cupides et malpropres.

Elle se leva.

— Je vous remercie, Monsieur, de vous être dérangé pour venir jusqu'à moi, mais je sais qu'un « autre » vous paiera ce déplacement. Je vous demande dorénavant de me tenir au courant par lettre de ce que vous ferez, car je préfère que vous ne remettiez pas les pieds ici, tant que j'y serais. Surtout, faite diligence et que nous en finissions.

Tout cela avait été prononcé d'un ton sec qui n'admettait pas de réplique.

Christiane venait de se révéler, énergique et forte,

et avec le pré qui est autour, y a de quoi faire un joli jardin. Y a de quoi aussi avoir un beau potager, une chèvre et des poules, et puis Mâcon est tout près, où tu pourras écouler tout ce que tu voudras, si on se mêle de devenir fleuriste-horticulteur.

Joseph regardait sa femme.

Elle s'échauffait, s'échauffait...

— Tu vas partir pour le pays demain. Après tout, il y a au moins dix ans qu'il n'a plus de bail, notre locataire, et qu'il nous estampe! Donne-lui son congé. Il y va du bonheur de la petite, je crois qu'elle peut être heureuse là-bas.

— Et le gosse? risqua Joseph conquis par sa femme.

— On l'emène, bien sûr, tu ne voudrais pas qu'on le laisse là. Christiane ne voudrait d'ailleurs pas s'en séparer.

Et tous les deux pensèrent au pays, au pays qu'ils avaient quitté depuis vingt-deux ans, et qu'ils n'avaient jamais revu. C'était là pourtant qu'il s'étaient connus, que leurs parents étaient morts. Ils avaient tout oublié parce qu'ils étaient de cette race de serviteurs qui s'attachent à leurs maîtres comme le lierre à son arbre.

Mais maintenant, ils se souvenaient! La maison des parents, simple, mais convenable, était là, depuis longtemps aux mains de locataires inconnus. Elle allait redevenir leur bien. Christiane l'arrangerait, prendrait les meubles qu'elle voudrait. Elle serait chez eux, certes, mais si elle acceptait, c'est bien encore eux qui seraient ses obligés!

Elle accepta.

Comme elle avait hâte, maintenant, de voir se terminer toute cette succession qui s'éternisait!

c'était son second contact avec la perversité des hommes.

Les armes n'étaient pas égales et elle se savait vaincue d'avance, mais elle avait la satisfaction très grande de n'avoir pas été dupe. Elle avait les yeux grand ouverts sur les machinations qui se tramaient autour d'elle, et elle n'eut plus qu'un désir : fuir cette bourbe.

Il lui fallut presque deux mois pour liquider la succession de son père.

Aussitôt après le départ de M. Germain, elle était allée trouver Julie et Joseph pour leur confier son chagrin et leur expliquer qu'il faudrait bientôt quitter *la Providence*.

La bonne Nounou, désolée, n'avait presque rien dit, mais lorsque sa maîtresse l'eut quittée pour aller s'occuper de Jacques :

— Joseph, avait-elle dit, cette petite est un peu notre fille. Ce ne sont pas ses cousins qui s'en occuperont, n'est-ce pas? Eh bien, c'est le moment de montrer qu'on a du cœur et qu'on sait changer sa vie pour ce qu'on aime.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, nous, pour elle? Bien sûr que je ne demande pas mieux, mais faut pouvoir.

— Écoute, Joseph, nous ne sommes pas sans rien, nous avons fait pas mal d'économies depuis que nous sommes au service du commandant de Sermane, ça pourra toujours servir à quelque chose. Et puis, nous avons une maison...

— Elle est vieille... reprenait Joseph.

— Pas si vieille que ça! Bien sûr qu'il y a vingt ans qu'on y est allé, continuait « Nounou » qui avait son idée, mais tu comprends bien qu'il ne faut pas se faire rouler indéfiniment. Six cents francs par an depuis vingt ans, faut être des poires. Cette maison a six pièces, que diable!

Enfin, tout finit par s'éclaircir. *La Providence* fut vendue à un monsieur inconnu, qui n'était autre qu'un homme de paille payé par de Jouve. Christiane ignore donc en partant que ce qui avait été son nid allait être occupé par un vautour. Elle ne l'apprit que plus tard, au moment où cela n'avait plus aucune importance.

Tout liquidé, y compris les meubles auxquels elle ne tenait pas — elle n'emportait que sa chambre et quelques sièges et bibelots de salon — il lui restait encore un tout petit avoir dont le revenu lui permettait de ne pas être complètement à la charge du ménage Bourdet. Elle avait bien l'intention, d'ailleurs, si la chose était possible, d'augmenter ses revenus, un jour, par un travail quelconque, car elle n'avait pas de ces préjugés qui interdisent aux jeunes filles de son monde de gagner leur vie.

Le très fin talent d'aquarelliste qu'elle cultivait en amateur depuis de nombreuses années lui permettrait peut-être, avec de la patience, de parvenir à une certaine notoriété. En attendant, elle pourrait donner des leçons de dessin.

Enfin, le jour du départ arriva.

Éreintée par les préparatifs du déménagement, déprimée par le chagrin de laisser la vieille demeure, excédée par les dernières formalités et les entrevues inévitables qu'elle avait dû avoir avec Germain, malgré son violent désir de n'avoir plus jamais affaire à lui, Christiane quitta *la Providence* comme une somnambule ou une femme sous l'effet d'un stupéfiant. A quelques jours de là, elle ne se rappelait presque plus les dernières heures vécues dans la chère maison.

Et c'était mieux ainsi.

Nous avons parfois de ces grâces d'état qui nous per-

mettent de nous arracher au passé, sans laisser, dans la tourmente, toutes nos forces vives, et de garder, malgré l'épreuve, assez de faculté d'émotions pour sourire, l'heure venue, à un nouveau bonheur.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE REFUGE.

— Jacques, si tu recommences, maman va gronder très fort...

Mais l'enfant, loin d'être contrit, se hissa au contraire sur la pointe des pieds pour atteindre un superbe dahlia jaune.

Satisfait d'avoir réussi à le cueillir, il le joignit à trois ou quatre œillets qu'il tenait déjà dans la main et s'approchant de Christiane qui cousait à l'ombre d'un tilleul :

— Mais non, maman chérie, tu ne me gronderas pas, je sais bien que tu les aimes, les fleurs, et c'est pour te faire plaisir que je t'en apporte...

— Cela ne me fait pas plaisir puisque je te défends d'y toucher, et que grand Joseph te le défend encore plus.

— Alors, pour quoi c'est faire, les fleurs?

— C'est pour vendre...

— Je sais bien, mais pas toutes, il y en a bien que tu dessines ? Nounou en prend aussi pour mettre dans ta

chambre ou dans celle de M. Philippe, alors pourquoi n'y aurait-il que moi qui ne pourrait pas en cueillir ?

— Tu es un petit raisonneur et je te défends une fois pour toutes de couper les plus jolies.

L'enfant baissa sa tête blonde et, prêt à pleurer, s'avança vers Christiane :

— Prends-les tout de même, va, tu les feras sécher puisque ce sont les dernières...

— Les dernières ?

— Mais oui, puisque maintenant je serai obéissant...

Christiane prit le petit bouquet, cause de la discussion, et atirant vers elle le garçonnet, déposa sur la joue ferme, un gros baiser, signe de réconciliation.

Ce dialogue était à peine achevé que la jeune fille entendait derrière elle une voix masculine qui lui disait, d'un ton enjoué :

— Quelle maman sévère, vous faites, Mademoiselle :

Se retournant, elle aperçut au bout d'une allée, et encore à demi caché par des rosiers en fleurs, le visage souriant de Philippe Peyret.

— Pas si sévère que ça, Monsieur Philippe, il faut bien que je l'élève, cet enfant ! à cinq ans, il doit être obéissant...

Il arrivait vers elle et lui tendit deux ou trois revues qu'il venait de recevoir.

— Si cela peut vous intéresser, Mademoiselle, je pars pour l'après-midi et mes pensées me suffisent largement en chemin. Je compte aller en auto seulement jusqu'à Solutré et, là, me promener à pied sur la roche.

— N'oubliez pas, à Solutré, de boire du vin blanc et de manger du fromage de chèvre, sinon je dirai que vous ne comprenez rien à notre région : Le temps est

kilomètres de Mâcon, il ne restait presque plus personne des gens qui les avaient connus autrefois.

Les vieux, contemporains de leurs parents étaient morts depuis longtemps ; quant aux jeunes, attirés par la ville, Lyon en particulier, qui n'est distant que de 70 kilomètres, la plupart d'entre eux avaient complètement oublié ce couple, parti depuis plus de vingt ans.

Leur arrivée n'avait donc pas causé un grand émoi parmi les habitants occupés les uns par les travaux des champs, les autres par l'entretien du bétail et des troupeaux, très nombreux dans cette plantureuse région.

Si la curiosité avait été éveillée pendant quelques jours par la jeune femme et le bébé qui complétait leur famille, elle s'était vite changée en une admiration sympathique et silencieuse pour « cette pauvre demoiselle » qui n'avait plus personne au monde et dont l'histoire avait, malgré tout, vite fait le tour de toutes les maisons, grâce à Nounou dont nous connaissons par ailleurs la langue bien déliée, et toujours prête à vanter sa jeune maîtresse.

Pour Christiane, toute endolorie encore par les chocs successifs, les déceptions et le chagrin, son installation chez les Bourdet avait été plus qu'une distraction salutaire. Elle avait opéré chez elle une véritable résurrection.

D'abord, cela lui avait été une heureuse surprise de ne pas trouver — comme elle s'y attendait un peu — une vilaine maison sans cachet et juste en bordure de route. Seule dans un grand enclos, entretenu par les anciens locataires, mais que Joseph allait bientôt arranger tout différemment, la maison des Bourdet n'était en effet pas mal du tout.

La façade principale, tournée vers la pleine campagne, était flanquée d'un grand balcon auquel on accédait par un escalier extérieur, ce qui donnait à la bâtisse un aspect

clair, je crois que là-bas vous verrez les Alpes et le Mont-Blanc. Allons, bonne promenade.

— Merci, Mademoiselle, j'espère qu'un jour vous voudrez bien me faire l'honneur de m'accompagner pour m'aider à découvrir toutes les beautés de votre pays. Un de mes amis doit venir passer quelques jours à Mâcon très prochainement. A trois, ce sera moins compromettant...

Ce ne fut pas Christiane qui répondit, mais Jacques qui, n'ayant pas perdu une parole du dialogue entre les deux jeunes gens, attendait impatiemment l'occasion de placer son mot.

— Oh oui, j'accepte, j'aime beaucoup l'auto, moi...

— Mais il n'est pas question de toi, répliqua Christiane...

— Mais si, mais si, mon grand, si ta maman veut bien nous te prendrons aussi.

— Nous en reparlerons. Partez vite, si vous voulez avoir le temps de visiter, non seulement le petit musée de Solutré, mais aussi l'emplacement des fouilles préhistoriques que l'on fait sur la Roche. Je vous assure que c'est très intéressant.

Et, tendant la main à Philippe Peyret, elle lui dit encore, gracieuse, et un flot de sang jeune aux joues :

— Bonne promenade :

Le jeune homme se dirigea vers le modeste hangar que Joseph avait parfaitement bien aménagé en garage et, en quelques manœuvres, sortit un petit cabriolet qui, moins de deux minutes plus tard, roulait paisiblement vers les pittoresques collines du Mâconnais.

.....
Lorsqu'après les événements du début de ce récit, il y avait environ cinq ans, le ménage Bourdet était venu se réinstaller au pays, le petit village de Varennes, à deux

mais nul ne songeait à se plaindre, chacun ayant compris la valeur exacte des choses et la vanité qu'il y a à donner trop de prix à certains désirs.

Cependant Christiane travaillait toujours sa peinture, espérant bien un jour parvenir à vendre quelques toiles ou aquarelles. Mais elle attendait d'être un peu plus sûre d'elle-même avant de se risquer à présenter des œuvres qui pouvaient, selon le cas, ou la lancer ou la couler d'un seul coup.

Elle « bûchait » donc avec patience, montrant vis-à-vis d'elle-même une sévérité extrême, mais qu'elle jugeait nécessaire à ses progrès.

Pour ajouter des revenus à ceux déjà existants et qui devenaient justes, du fait que Jacques grandissait, Christiane avait d'ailleurs eu une heureuse initiative, qui remontait aujourd'hui à trois ans.

— Ne crois-tu pas, ma bonne Nounou, avait-elle dit un jour à M^{me} Bourdet, que nous pourrions, pendant les mois d'été, louer une chambre à quelque villégiaturant ? Des quatre chambres que nous avons au premier, nous n'en occupons que trois. Toi et Joseph la première, moi et Jacques les deux suivantes. La quatrième n'est actuellement qu'un débarras, mais un vaste débarras qui n'est même pas mansardé et qui, une fois installé, ferait une très belle chambre, tout comme la mienne, dont elle est d'ailleurs le pendant :

— L'idée est bonne, ma chérie, mais les frais d'installation ne seront-ils pas trop élevés ?

— Ne t'inquiète pas, tu verras qu'avec un peu d'ingéniosité on s'en tire très bien. Je ne suis pas maladroite et je suis sûre qu'avec un peu d'argent nous ferons quelque chose de très bien.

Et, effectivement, elle s'était mise à l'ouvrage, confec-

rustique, mais plein de caractère, qui avait tout de suite plu à la jeune fille. Elle comprit tout de suite le joli parti que l'on pouvait tirer de cet arrangement.

Il n'avait pas fallu, en effet, plus de trois mois pour rendre absolument méconnaissables la maison et le jardin. Quelques coups de peinture, quelques travaux de menuiserie et surtout une installation intérieure selon le goût de Christiane qui avait emporté les plus jolis meubles de *la Providence*, voilà pour la maison qu'elle avait tenu à appeler « Le Refuge », à cause de tout ce qu'elle représentait pour elle et pour son petit Jacques.

Quant au jardin, Joseph s'en était chargé, puisque c'était sa spécialité. Tout autour du chalet, car cela en était un du plus joli aspect, il avait tracé un charmant jardin d'agrément, dont les allées sablées et les massifs fleuris rappelaient, dans des proportions plus restreintes, le parc de la *la Providence*. Au-delà de ce jardin, dans le grand terrain qui restait inoccupé, il avait peu à peu aménagé des serres et fait des plantations en vue d'augmenter les ressources du groupe par la vente des fleurs et des plantes.

En deux ans, ce commerce avait même pris des proportions auxquelles il était si loin de s'attendre qu'il avait dû s'adjoindre l'aide de deux jeunes garçons jardiniers.

Joseph était maintenant connu dans la région. Tous les fleuristes de Mâcon se fournissaient chez lui et il n'était pas de propriétaires ou châtelains environnants qui ne vinssent lui demander conseil pour la disposition de massifs ou de plates-bandes.

L'argent rentrait donc régulièrement dans la maison que Nounou dirigeait de main de maître, évitant à Christiane tout souci matériel. Une modeste aisance remplaçait le luxe de naguère, une sage économie présidait à tout achat,

tionnant elle-même non seulement rideaux, abat-jour, dessus de lit, napperons, mais faisant aussi le peintre et le tapissier.

Seul, l'achat d'un lit et d'une armoire avait été nécessaire, mais cette dépense avait été vite couverte par cinq mois de location, la première année, à un vieux propriétaire du pays, qui faisait entièrement restaurer sa maison, et ne voulait pas mettre les pieds chez lui tant qu'il y avait les ouvriers. Il avait également une telle horreur de l'hôtel qu'il avait demandé aux Bourdet de prendre les repas chez eux. Ils avaient accepté, car ce locataire était loin d'être gênant, ne venant là qu'aux heures des repas et le soir se retirant immédiatement dans sa chambre.

La seconde année, Christiane et Nounou se demandaient si elles auraient autant de chance. Ce fut cette fois un jeune Anglais, attaché au directeur des fouilles préhistoriques des régions du Centre qui loua pendant trois mois la petite chambre si bien installée par M^{lle} de Sermane.

Cette année enfin, à la suite d'une annonce dans *Figaro*, cela avait été M. Philippe Peyret, M. Philippe tout court comme toute la maisonnée se plaisait à l'appeler, tant il avait su mettre tout de suite ses hôtes à l'aise par sa simplicité et sa réserve pleine de bonne humeur.

De sa personne, les propriétaires du *Refuge* ne savaient pas grand'chose, si ce n'est qu'il y venait pour faire une cure de solitude. Quelques mots de lui avaient suffi pour faire comprendre à Christiane qu'elle était en présence d'un garçon très raffiné, mais sans doute d'un mondain en rupture de mondanités, d'un habitué des salons luxueux en mal de simplicité, d'un ami de Paris excédé par trop de fidélité à la ville lumière et cherchant une vraie retraite de quelques mois.

Le petit Jacques avait vite été très bien avec ce grand

camarade qu'il n'apercevait pas très souvent, mais qui toujours trouvait le moyen de lui raconter quelque histoire.

Lorsque l'occasion s'en présentait, Christiane, de son côté, prenait un véritable plaisir à s'entretenir avec cet homme distingué et bien élevé qui avait vite remarqué chez elle une éducation et une instruction infiniment supérieures à celles de ses parents. Car au début, Philippe avait pris Christiane pour la fille de Joseph et de Nounou et s'était imaginé qu'elle était veuve.

Ce fut Jacques qui lui ouvrit les yeux dans un de ces tête-à-tête que le petit malin savait toujours provoquer.

— Pourquoi dis-tu Madame à maman? Ma maman est Mademoiselle, tu sais? lui avait-il dit un jour, à brûle-pourpoint.

Un peu interloqué, Philippe avait regardé l'enfant qui le fixait avec de grands yeux clairs. Il avait osé demander.

— Et ton papa? Où est-il, ton papa?

— Moi, je n'en ai pas. Tous les petits enfants n'ont pas de papa. Je suis déjà bien content d'avoir une maman.

Philippe n'était pas plus avancé.

Jacques expliquait :

— J'en ai même presque deux, parce que Nounou est aussi un peu ma maman puisqu'elle m'a trouvé.

— Et tu les aimes bien toutes les deux?

— Oh! oui, surtout ma petite maman parce que c'est elle qui s'occupe de moi et qui m'embrasse, et qui me fait faire ma prière.

— Elle est longue, ta prière? reprenait le jeune homme intéressé.

— Oh non : « Petit Jésus, faites-moi devenir bien sage et bénissez Grand Joseph, Nounou, petite maman. Protégez mon papa et ma maman.

« Je ne peux pourtant pas en avoir trois mamans, dis; petite maman, Nounou et une autre? »

Philippe n'avait pas laissé Jacques continuer dans cette voie, mais peu de jours après, il avait su par Nounou toute l'histoire de l'adoption du petit et les circonstances qui avaient décidé Christiane à suivre ses serviteurs en Saône-et-Loire, alors qu'elle habitait précédemment la Somme.

Cela l'avait laissé rêveur et ce soir-là, si la jeune fille avait eu la curiosité de regarder le rai de lumière sous la porte de la chambre de leur pensionnaire, elle eût pu voir que l'aube n'était pas très loin de poindre lorsque l'électricité y avait été éteinte.

CHAPITRE II

AUTRES CONFIDENCES.

Ces confidences de Jacques et de la vieille Nounou, en effet, n'avaient pas été sans émouvoir Philippe Peyret qui se rappelait d'autres confidences, faites un an auparavant, dans des circonstances qu'il peut être utile de mentionner ici.

.....

Lors d'une excursion en montagne, dans le massif du Mont-Blanc, le hasard lui avait donné comme compagnon de route un alpiniste, M. Leguern qui, comme lui voulait faire l'ascension de l'aiguille d'Argentière. Se sentant sûrs d'eux-mêmes, ils avaient décidé qu'ils se passeraient de guide. Munis de piolets et de cordes, ils étaient partis ensemble, sans se connaître — ou à peine — mais rapprochés par ce même amour du danger.

Une tourmente de neige les avait surpris et, au prix de mille difficultés ils avaient pu revenir au refuge de Salevaz où ils avaient dû séjourner trois jours à peu près sans vivres.

Une solide amitié peut naître de pareilles angoisses vécues ensemble. Philippe et son compagnon, qui n'avaient pas attendu la tourmente pour se présenter l'un à l'autre, se laissèrent aller chacun à parler d'eux-mêmes. Et c'est ainsi que Philippe avait appris que Guy Leguern était l'inventeur d'un nouvel appareil : l'autogyre, ressemblant à l'avion, mais ayant sur lui l'incontestable avantage de pouvoir s'envoler et atterrir perpendiculairement au sol. Il pouvait être en particulier très utile pour relever des altitudes ou opérer des reconnaissances dans la haute montagne. De cette obligation de bien connaître les sommets pour la mise au point de cet appareil était né, chez Leguern, son amour pour l'alpinisme.

Lorsque deux hommes intelligents sont ainsi rapprochés il s'ensuit des échanges d'idées et de vues à n'en plus finir, Philippe et Guy, tous les deux à peu près du même âge, trente-cinq à trente-six ans, s'en dirent plus long en trois jours que bien des amis superficiels dans toute une vie.

Le soir du troisième jour, aucun des deux n'avait cependant parlé de sa vie intime et privée, mais vers neuf heures du soir, Philippe avait vu son compagnon pâlir.

— Pour combien de temps croyez-vous que nous sommes ici ? Je me sens à bout de forces, mon ami, avait-il dit, prêt à défaillir.

— Je n'ai jamais vu que des tourmentes de neige durassent plus de trois ou quatre jours, nous devrions en voir la fin, avait répondu Philippe qui observait son nouvel ami.

Et il avait été très surpris d'entendre celui-ci lui dire :

— Écoutez-moi, je ne sais ce qui peut m'arriver, mon cœur, malgré mon âge, n'est pas très bon. Voulez-vous, si je viens à disparaître, rechercher mon fils...

— Votre fils ?

— Oui. Il a été séparé de moi par des circonstances que je ne me sens pas la force de vous raconter. Il a quatre ans, et doit se trouver dans une propriété qui s'appelle *la Providence*, à quelques kilomètres de Villeneuve-sur-Somme. Il s'appelle Jacques. Dans mon portefeuille, vous trouverez un testament qui l'institue légataire de ma fortune présente et à venir, car je sais que l'autogyre est un appareil merveilleux, appelé à un retentissement mondial. C'est bien le moins que le fils de son inventeur en profite... J'aurais une vengeance aussi...

Mais Guy Leguern n'avait pas eu le temps de finir. Une syncope venait d'interrompre ses confidences.

Philippe était parvenu à le ranimer avec des frictions à l'alcool et un sommeil lourd avait succédé à cette indisposition.

Fort heureusement, le lendemain, des guides venaient à leur secours et il n'avait plus été question, sur la demande de Guy, de ce qui avait été dit la veille.

S'adressant à Philippe, il lui avait alors parlé ainsi :

— Si vous le voulez-bien, mon ami, puisque la Providence me vient encore une fois en aide, vous oublierez la mission dont je vous ai chargé. Dieu veut sans doute que j'ai le bonheur de retrouver moi-même mon fils lorsque l'heure sera venue de la justice.

Et Philippe avait répondu :

— Je ne chercherai à éclaircir le mystère qui vous entoure, Leguern, que si vous m'en priez à nouveau. Sachez seulement que mon amitié vous est acquise... toujours.

Et, de fait, séparés dès le lendemain par leurs occupations personnelles, Guy n'avait pas oublié Philippe qu'il entretenait, dans des lettres assez rapprochées, envoyées de son usine du Var, des progrès de son appareil, déjà breveté et en pleins essais pratiques, pas plus que Philippe n'avait oublié Guy, auquel il racontait ses premiers succès littéraires et sa vie parisienne de mondain intelligent, dénué de snobisme et de vanité.

.....

Dans sa chambre du *Refuge*, Philippe se rappelait tout cela, et ne pouvait pas s'empêcher de rapprocher les confidences de Nounou de celles de son ami Guy, le soir de sa syncope.

Le hasard ne venait-il pas de le mettre en présence de son fils. Il en était si persuadé qu'il écrivit immédiatement dans le Var.

6 aout 193...

« Mon cher ami »,

« Ne sommes-nous pas à l'époque de l'année où vous prenez quelques vacances ? Si vous comptez vous arracher un peu à vos passionnants travaux, venez dénicher votre camarade dans sa retraite. Une retraite idéale parmi les fleurs, auprès d'êtres tout simplement exquis. Ici, tout prend un sens... et votre arrivée pourrait bien vous causer une surprise que vous me remercieriez de vous avoir ménagée.

« Je ne vous en dis pas plus long. Venez. On trouvera bien à vous loger quelque part. D'ailleurs, il y a des hôtels à Mâcon. J'irai et je vous céderai ma chambre...

« Non, je ne suis pas fou ! Mais je vous en prie, venez.

Philippe. »

il est une autre affection qu'une âme de femme réclame, c'est celle d'un mari, celle d'un compagnon tendre et fort qui partage avec soi les grandes et les petites joies, les soucis et les peines de l'existence.

N'aurait-elle jamais, elle aussi, une épaule virile où reposer sa tête, une main qui prendrait la sienne pour continuer le chemin ?

Si la venue de Philippe était cause que ses pensées avaient pris un tour semblable, ce n'était cependant pas sur lui que ses rêves se fixaient.

Certes, le jeune homme lui plaisait, et elle en eut fait volontiers un bon camarade. Elle croyait, avec juste raison, qu'entre des êtres sains et bien constitués peuvent naître de solides amitiés dans lesquelles la différence de sexe ne joue aucun rôle, mais elle sentait bien que cette fois encore son cœur ne battait point d'amour.

— Viens ici, mon grand chéri, dit-elle à Jacques qui jouait maintenant à faire des pâtés dans le sable de l'allée, viens vite embrasser ta petite maman.

Lâchant tout et bousculant pelle, seau et moules, l'enfant se précipita dans les bras de Christiane qu'il couvrit de baisers fous et sonores.

— Quelle exubérance ! Tu l'aimes donc tant que ça, ta petite maman ?

— Oh ! oui, je l'aime.

Et il recommença ses démonstrations passionnées, grimpant sur les genoux de Christiane qu'il étourdissait absolument.

Les oreilles pleines encore des doux propos de son « fils » elle n'avait pas entendu Nounou qui sortait de la maison et venait dans le jardin, suivie d'un visiteur. Avant d'avoir eu le temps de réparer le désordre de sa toilette et de sa chevelure absolument saccagées par

Ceci se passait trois jours avant le dialogue auquel nous avons assisté, entre Christiane et Philippe, au moment de son départ pour la Roche de Solutré.

La jeune fille avait regardé partir Philippe Peyret, séduite par sa grâce juvénile et son aisance. Puis, elle avait laissé tomber sur ses genoux l'ouvrage qu'elle tenait dans ses mains, se sentant prête à la rêverie.

Non pas qu'elle ressentît pour le jeune homme une affection qui pût un jour devenir de l'amour.

Sa présence depuis une quinzaine, dans la maison, n'avait réveillé en elle aucun des sentiments qu'elle désirait voir pour toujours endormis dans son cœur, tout au moins, le croyait-elle.

Sa déception, due à la trahison de de Jouve, quoique remontant à cinq ans, lui avait appris à se défier des hommes et elle avait résolu de renoncer au mariage pour ne pas avoir à partager son affection entre son époux et son fils adoptif. Qui, d'ailleurs, eût voulu épouser une jeune fille sans dot et se charger de l'éducation d'un enfant trouvé ?

Cette renonciation n'était donc peut-être, en somme, qu'une acceptation.

Quoi qu'il en soit, et aussi raisonnable que l'on se soit juré d'être, il est des heures où l'on sent monter en soi un trouble, un malaise inexprimables.

Christiane vivait une de ces heures.

Un vaste regard sur sa vie lui montrait à quel point il en était rayé ce qui lui donne un prix, ce qui la rend légère et douce : l'amour.

Le vide de son cœur, elle essayait bien de le combler par toute la tendresse dont elle entourait petit Jacques, par toute l'amitié et la grande reconnaissance qu'elle témoignait à Nounou et à Joseph ; mais à vingt-quatre ans,

Et s'adressant à l'enfant :

— Quel âge as-tu, mon grand ?

— Cinq ans, monsieur, et depuis aujourd'hui, je suis obéissant.

— Veux-tu bien te taire, Jacques...

— Jacques ? Il s'appelle Jacques... aussi ?

La conversation s'était arrêtée là. Une sorte de gêne s'était glissée entre Guy et Christiane. Leurs regards se rencontrant et se pénétrant pour la première fois, tout au moins le croyaient-ils, — avait fait naître entre eux un trouble dont la jeune fille était encore toute surprise lorsque, la porte refermée, elle se retrouva en présence de Nounou et de Joseph qui rentrait précisément de Mâcon.

— Quel est ce monsieur ? avait-il demandé à Christiane.

— Un ami de M. Philippe, de passage dans la région... répondit-elle légèrement.

— On peut dire, dans tous les cas, qu'il a des amis joliment bien, avait repris Nounou. Avez-vous remarqué sa distinction, et en même temps l'air de bonté qu'il avait, spécialement en s'adressant à Jacques ?

— C'est bien dommage que M. Philippe n'ait pas été là pour le recevoir, ajoutait Christiane qui ne paraissait pas tenir à ce qu'on insistât davantage sur les qualités de cet inconnu, à peine entrevu et qui lui avait causé une si vive impression.

Et la jeune fille était retournée au jardin, suivie de Jacques, très intrigué par cette visite inattendue, et plein d'admiration pour la Talbot-sport, aussi bien que pour son séduisant propriétaire.

l'enfant, le groupe était près d'elle, et c'est Nounou qui prit la parole.

— Monsieur est un ami de M. Peyret. Je pensais que M. Philippe était encore dans sa chambre.

— Il est parti il y a environ une heure avec son auto. Je ne pense pas qu'il soit de retour avant la fin de l'après-midi. Aviez-vous prévenu M. Peyret de votre visite, demanda Christiane s'adressant directement à l'inconnu.

— Je ne lui ai écrit qu'hier et sans doute ma lettre n'est pas encore arrivée, mais permettez-moi, Madame, de me présenter... Guy Leguern, directeur de l'usine d'avions de Brignoles...

— Enchantée, Monsieur ; M. Philippe me disait tout à l'heure, qu'il attendait un ami. S'il avait été prévenu de votre arrivée, il ne se serait certainement pas absenté. Voulez-vous l'attendre ?

— Oui... c'est-à-dire que je vais essayer de trouver un hôtel à Mâcon, afin d'y déposer ma valise et m'enquérir d'un garage pour ma voiture. Je reviendrai immédiatement après...

Christiane n'avait pas quitté des yeux « l'ami de M. Philippe » pendant la courte entrevue qu'il venait d'avoir avec elle et Nounou, et c'est elle qui l'avait reconduit jusqu'à sa voiture, une superbe Talbot beige, type sport, que petit Jacques, toujours à l'affût de distractions nouvelles, n'avait pas manqué d'apprécier à sa juste valeur.

— C'est votre fils, *Madame*, avait demandé Guy Leguern à Christiane, voyant le bambin tout près d'elle.

— Oui... et non... avait répondu la jeune fille rougissante. Mais je l'aime comme mon fils.

— Comment n'aimerait-on pas un enfant pareil ? Je ne saurais dire ce qu'il y a d'attirant en lui, mais je n'ai certainement jamais vu un enfant comme lui...

CHAPITRE III

REGARD RÉTROSPECTIFS.

Le jour qui suivit la nuit tragique ou tant de graves événements se déroulèrent, auquel il est temps que nous revenions, fut pour Gérard Fallès plus pénible encore que cette nuit même.

La rapidité avec laquelle s'étaient succédés les faits qui en faisaient un homme libre, mais pauvre et malheureux, c'est-à-dire sa « résurrection », la triste découverte de sa femme gisant parmi les ruines de sa maison, la vue de son enfant, puis l'atroce séparation, l'avait laissé absolument brisé et sans volonté.

Un sombre découragement avait remplacé cette sorte d'exaltation consécutive à tant de malheurs et qui lui avait permis de sauver son enfant dans des circonstances aussi périlleuses.

Mais maintenant ?

A bout de forces, sans nom, sans amis et n'ayant pour toute fortune que les cent francs prêtés par le vieux Corthis, quel avenir pouvait-il entrevoir ?

Où puiserait-il l'énergie nécessaire à son relèvement moral et social ?

... Serait-ce dans l'âpre désir de reconquérir une personnalité et une fortune qui lui permissent de retrouver et de s'occuper plus tard de son fils, ou bien dans la haine sourde qu'il vouait à de Jouve, au fond de son cœur, et qui lui avait fait faire le serment de confondre et d'humilier un jour ce traître et malhonnête homme ?

Combien d'années de luttes lui faudrait-il pour rétablir

une situation si compromise ? Combien d'années d'efforts pour reparaître aux yeux de tous, fort et réhabilité ?

Cinq, dix, vingt, peut-être ?

Certes, ce n'était pas le moment de se laisser aller au découragement et d'abandonner une fois encore toute espérance, comme il l'avait fait dans sa prison.

Dieu ne lui tiendrait-il pas compte de ce secret désespoir ?

Un secret pressentiment lui certifiait qu'il était déjà pardonné. La preuve n'en était-elle pas dans la manière miraculeuse, on peut le dire, dont il avait été sauvé ?

Deux choses demeuraient cependant essentielles pour sa sécurité : prendre un autre nom et quitter au plus vite la région.

Il lui importait ensuite d'économiser le plus possible ses maigres ressources afin de les faire durer longtemps.

Mangeant à peine et couvrant plus de vingt-cinq kilomètres par jour, à pied, il avait marché ainsi plusieurs semaines, couchant à la belle étoile, se lavant aux sources qu'il rencontrait sur son chemin, déroband parfois des fruits aux vergers pour économiser les quelques francs qui lui restaient en poche.

Les traversées des villes lui étaient particulièrement douloureuses à cause de tout ce qu'il y voyait, lui rappelant un passé proche ou lointain : une table servie, aperçue par la fenêtre d'une salle à manger familiale, un jeune ménage se tenant par le bras, un bébé dans sa voiture... Aussi, tâchait-il le plus souvent de les éviter.

Chaque région lui était apparue avec son caractère propre. Aux agglomérations industrielles du Nord avaient succédé les plaines de la Champagne, monotones et ennuyeuses, le pittoresque Morvan, les jolis coteaux de la Bourgogne, la vallée de la Saône, Lyon, le Rhône...

Que de kilomètres parcourus !

Était-il besoin d'en faire autant et qui aurait pu reconnaître Gérard Fallès dans ce vagabond aux joues hâves sous la longue barbe, dans ce globe-trotter aux chaussures en lambeaux.

Ayant assez réfléchi sur lui-même tout au long de cette traversée pédestre de la France, Gérard n'ayant pour ainsi dire plus rien sur lui, se décida à chercher du travail pour vivre. Garçon de ferme, ouvrier dans une usine, que lui importait.

Après bien des déboires, des refus, des humiliations, il parvint enfin à entrer comme manœuvre dans une usine en construction des environs de Valence.

Cette usine était destinée à la fabrication de voitures automobiles et appartenait à un groupe puissant de la région lyonnaise.

Il n'avait pas été facile de faire accepter par le contre-maître Dubard qui était chargé de l'embauchage, l'absence chez l'ouvrier de tout papier d'identité, et il n'avait pas eu l'air de croire à cette histoire de vol d'argent et de livret militaire dont soi-disant le nouveau venu avait été victime.

Il avait bien fallu que Gérard Fallès inventât quelque chose pour expliquer son dénuement.

Comme la physionomie du manœuvre lui plaisait, le contre-maître, cependant, n'avait pas hésité à lui dire :

— Après tout, c'est votre affaire, on ne sait pas d'où vous sortez, mais je ne veux pas avoir d'embêtement avec mon ingénieur. J'ai, par le plus grand des hasards, le livret militaire d'un de mes cousins mort chez moi en Bretagne, il y a quatre ans, il devait avoir à peu près votre âge. Prenez-le et n'en parlons plus.

Et c'est ainsi que Gérard Fallès était devenu Guy Leguern.

Le nouvel ouvrier avait demandé de coucher sous un hangar à l'usine même. La permission lui avait été accordée, mais l'on se demande comment il put résister à la faim qui le tenaillait, et qu'il ne put vraiment assouvir que lorsqu'il eut touché sa première paye, c'est-à-dire huit jours après. Il avait dû se contenter jusque là de pain et de fruits. Quelle réserve d'énergie ne fallait-il pas qu'il eût pour résister à pareil régime.

Les jours qui passèrent lui permirent de s'approprier un peu, d'acheter des souliers, du linge. Il se fit raser, même la moustache, ce qui le changeait beaucoup et lui redonnait un aspect, sinon élégant, sous le « Bleu », mais du moins propre et correct.

Le contremaître n'avait pas tardé d'ailleurs à remarquer que son protégé était différent des autres ouvriers.

Toujours le premier au travail, exécutant les ordres donnés d'une façon méticuleuse et sans forfanterie, il lui était même arrivé de montrer une compétence tout à fait anormale pour un simple manoeuvre, lors d'un montage d'atelier particulièrement difficile.

Dubard l'avait félicité, mais le nouveau Guy Leguern n'avait rien laissé soupçonner de ses connaissances exactes et avait gardé pour soi ce qu'il pensait des travaux qu'on lui faisait faire et qui, bien entendu, n'étaient pour lui que jeux d'enfant.

Un jour, cependant, où l'ouvrier avait montré une initiative qui l'avait une fois de plus étonné, le contremaître Dubard, qui était un homme juste et intelligent, s'en était ouvert à son ingénieur.

Celui-ci avait fait appeler Leguern et lui avait fait subir un interrogatoire aux réponses duquel il s'était vite aperçu



encore, plus perfectionnée, plus au goût du jour, voilà quels furent dorénavant la pensée de ses jours, le rêve de ses nuits.

Peu d'inventeurs s'étaient trouvés, certes, dans cette pénible situation de devoir chercher, jusque dans le détail, le moyen d'annihiler des travaux remarquables issus de longs mois d'études et de recherches constantes.

C'était cependant le cas de Gérard Fallès :

Il arriva assez rapidement à concevoir un appareil tout à fait extraordinaire qui aurait toutes les qualités de vitesse et de souplesse de l'avion, mais auquel il ajouterait un moteur à hélices horizontales qui permettrait l'envol et l'atterrissage dans un espace minime.

Plongé dans ses calculs et ses recherches, le pauvre garçon reprit goût à la vie. Le but à atteindre comptait seul désormais dans sa triste existence, solitaire et vide de toute affection.

Il pensait bien souvent pourtant à la chère maison à peine entrevue à l'aube d'un jour d'été — déjà lointain, lui semblait-il, — et dans laquelle un bambin qui lui ressemblait, sans doute, était peut-être en train d'essayer de faire ses premiers pas, soutenu par une main attentive.

Il lui arrivait parfois de se figurer les êtres que son choix hasardeux avait donnés à son fils comme gardiens de sa faiblesse. Il y parvenait mal et jamais la même image ne se présentait à ses yeux.

Il chassait alors le rêve obsédant, sachant que l'heure n'était pas encore venue du retour, et se perdait à nouveau dans ses chiffres.

Un jour vint où il alla trouver M. Yvert, directeur de l'usine, qui était son supérieur direct.

— Mon directeur, lui dit-il, j'aurais à vous entretenir

que l'ouvrier en savait autant, si ce n'est plus que lui sur toutes les questions concernant la mécanique.

— Lorsque l'usine sera en marche, je vous mettrai chef d'atelier, furent les paroles données en conclusion à l'entretien.

En quelques mois, les qualités de Guy Leguern lui avaient permis de gagner non seulement la confiance des ingénieurs et du nouveau directeur de l'usine, M. Yvert, mais d'avoir une situation très honorable. Il put alors louer une chambre dans un hôtel proche de l'usine et, rapidement, se mit à faire des économies.

Son premier soin fut d'envoyer à Corthis une enveloppe contenant deux billets de cent francs et ces simples mots :

« A mon sauveur, un mort reconnaissant. »

Il remplissait là, lui semblait-il, un devoir qui devait lui permettre de continuer sa tâche. Cette dette acquittée, et *seulement* une fois cela fait, il lui serait possible de prendre son essor vers un but déterminé.

Un peu plus de bien-être matériel, une plus grande quiétude d'esprit, ramenèrent celui qui avait été Gérard Fallès à d'autres pensées.

Un « scientifique », même en traversant les épreuves que l'ingénieur venait d'endurer, ne change pas facilement de peau.

Dans la solitude des soirées d'hiver, Guy Leguern sentit germer dans son cerveau de grands projets.

Parce qu'une fois le sort lui avait été contraire, ce n'était pas une raison pour qu'il abandonnât tout espoir.

Il fallait à tout prix trouver quelque chose qui concurrençât son propre moteur — ou plutôt celui qui était connu, à l'heure actuelle, sous le nom : moteur de Jouve.

Ruiner sa propre invention par une autre plus moderne

personnellement d'une chose qui me tient à cœur, pourriez-vous m'accorder quelques instants?

— Mais certainement, Leguern, de quoi s'agit-il? avait répondu son chef, le mettant très vite à l'aise.

Et le faux Leguern lui avait exposé brièvement, mais avec la clarté qu'il savait mettre dans tous ses propos, sa nouvelle invention qu'il savait être au point.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez ingénieur, Leguern? avait dit M. Yvert, lorsqu'il eut écouté attentivement l'exposé de son interlocuteur.

— Je ne puis vous montrer aucun diplôme, reprit celui-ci, voulant éviter toute question directe ayant trait à sa vie passée.

— C'est dommage, mais peu importe dans le cas présent. Je dois seulement vous avouer que l'invention que vous me présentez n'est pas du tout de mon ressort. Moi, je ne suis que directeur ici. Il faut en entretenir le conseil d'administration. Notre usine fait partie d'un groupe important, le groupe I. H. R., de Lyon, qui possède plusieurs affaires ayant toutes des administrateurs communs. Peut-être votre appareil les intéressera-t-il?

Soyez assuré, dans tous les cas, que je ferai tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour faciliter les pourparlers que vous engageriez. Je puis vous accompagner à Lyon pour vous présenter à l'un de ces Messieurs.

Guy Leguern avait chaleureusement remercié M. Yvert que dans son for intérieur, il ne manqua pas de comparer à de Jouve. Quelle confiance avait régné immédiatement entre eux: Tandis qu'avec l'autre!

Les choses s'étaient alors précipitées. L'invention ayant été jugée très intéressante, il fut décidé qu'il ne serait pas perdu de temps pour l'exploiter. Les bases d'un accord avaient vite été établies entre Leguern et ses administra-

teurs. La construction d'une usine dans le Var devait permettre, au bout de quelques mois, la fabrication du nouveau type d'avion, appelé autogyre. Leguern en avait été nommé directeur avec de très gros appointements et, bien entendu, une participation sérieuse sur les bénéfices réalisés en cas de réussite.

Cette réussite avait été complète. L'autogyre Leguern était maintenant lancé et passionnait l'opinion.

Sa découverte, par contre, ne manquait pas d'inquiéter d'autres industriels, en particulier ceux qui avaient engagé d'énormes capitaux pour l'agrandissement d'une certaine usine de Villeneuve-sur-Somme.

CHAPITRE IV

PAPA!

Petit Jacques attendait, non sans impatience, le retour de son grand ami Philippe pour lui annoncer le premier la venue de M. Leguern.

En effet, Peyret ne devait pas tarder maintenant à rentrer de Solutré.

Posté près de la grille d'entrée du jardin, le garçonnet répondait par monosyllabes aux paroles que lui adressait Christiane, qui ne pouvait l'apercevoir de sa place.

— Tu ne t'ennuies pas, mon chéri? demanda-t-elle.

— Oh non, maman.

— Je ne t'entends pas! Tu dois faire une bêtise...

— ...?

— Que fais-tu, Jacques? reprenait-elle avec un peu d'impatience.

— J'attends

gnant le jardin. Car c'est un véritable bouquet. J'ose ajouter que cet enfant et cette jeune femme en sont les plus belles fleurs. Vous savez choisir vos retraites, Peyret!

Christiane voyait les deux jeunes hommes venir vers elle entraînés par Jacques. Son cœur battait à se rompre.

Depuis que Leguern était parti, elle n'avait cessé de penser à lui, ayant vaguement l'idée qu'elle l'avait déjà rencontré quelque part, et ne pouvant absolument pas définir l'endroit exact où cette rencontre avait eu lieu.

— Voilà enfin notre Philippe retrouvé, Madame, dit Leguern, prenant le premier la parole.

— Permettez que je vous présente, Leguern, interrompit Philippe un peu interloqué de voir que son ami s'adressait ainsi directement à Christiane.

— Mais il y a longtemps que c'est fait, mon cher. Madame m'a très aimablement reçu, tout à l'heure et m'a même prié de vous attendre, mais j'ai préféré aller m'assurer d'une chambre et d'un garage à Mâcon, afin d'être tout à vous lorsque vous rentreriez.

— Cachottier!

— Avouez, Philippe, que je n'ai pas eu le temps de vous dire encore que j'avais pénétré sans vous dans votre paradis.

— Oh! paradis! risqua Christiane.

— Vous m'avez privé, Guy, d'un des plus grands plaisirs de ma vie, reprit Philippe.

— Lequel? demandèrent Christiane et Leguern à la fois.

Philippe hésita.

— Lequel? mais celui de...

— Rien n'est perdu, continua-t-il. Si votre cœur a déjà battu, mon ami, vous voulez me le laisser ignorer. Je ne sais pas grand'chose de vous, Guy, quoique vous soyez

— Qu'est-ce que tu attends ?

— M. Philippe.

— Tous les jours, il sort et il revient, tu ne l'attends pas tous les jours comme ça.

— Aujourd'hui, j'ai quelque chose à lui dire.

— Quoi ?

— Qu'il est venu pour le voir un monsieur encore bien plus gentil que lui.

— Ce ne serait pas poli de lui dire ça, Jacques, M. Philippe est très gentil.

— L'autre Monsieur est encore plus gentil...

— Pourquoi dis-tu ça ?... questionna la jeune fille.

— Parce qu'il m'a regardé comme jamais personne ne m'a regardé. J'aurais bien voulu qu'il m'embrasse... Et toi ?

Christiane rougit, car elle avait donné un autre sens à ce « et toi » de son fils.

L'enfant n'attendit d'ailleurs pas la réponse.

— Voilà M. Philippe, cria-t-il, j'entends l'auto, et il se précipitait déjà pour ouvrir, lui-même, la grille.

Il s'aperçut alors que la Talbot de M. Leguern suivait la voiture de Philippe Peyret. Les deux amis venaient de se rencontrer à l'instant même, tandis que Philippe ralentissait avant de stopper devant la maison.

Ayant tous les deux quitté le volant, ils se serrèrent la main devant la grille que petit Jacques leur avait enfin ouverte.

— Bonjour, cher ami.

— Bonjour, Peyret. Rien de grave, au moins... cette lettre...

— Je vous expliquerai. Rien deviné, encore ?

— Comment voulez-vous ? J'arrive. Je n'ai eu que le temps d'admirer ce bouquet, dit Guy Leguern en dési-

pour moi un ami très cher, mais je crois que vous êtes sur le point de ressentir une grande joie... Jacques? vous ne comprenez pas?

— Jacques... Jacques..., prononçait celui que nous n'appellerons plus désormais que par son vrai nom, Gérard Fallès, ce n'est pas possible... non? il serait...

La stupéfaction de Christiane était à son comble. Quant à Jacques, ses regards allaient de Philippe à Gérard sans savoir sur lequel se poser.

— Allons, embrasse ton papa, souffla Philippe...

— Papa? papa? c'est vrai, maman? demanda Jacques, se précipitant, au contraire, tout intimidé, dans les bras de Christiane.

Jamais minute ne fut plus pathétique.

Cette question posée par l'enfant à celle en qui il avait mis jusqu'alors toute sa confiance fit tressaillir jusqu'au plus profond de son être Gérard Fallès.

— Regarde-moi, Jacques, dit-il soudain, et dis-moi si tu voudrais que je sois ton papa?

Le petit se retourna. Il aperçut, lui tendant les bras, ce grand garçon dont le chagrin avait déjà un peu blanchi les tempes, et qui le regardait d'un air si doux.

Quittant spontanément les jupes de sa mère adoptive, il alla sans hésitation vers Gérard qui, le soulevant de terre, le pressait contre sa poitrine en le couvrant de baisers.

— Papa! papa! murmurait l'enfant. Mais alors, si tu es mon papa, tu ne t'en iras plus jamais!

Des larmes perlaient aux paupières de Christiane qu'une pensée soudaine venait de traverser. Le papa de Jacques, dont elle ne s'expliquait pas encore la présence ici, n'allait-il pas reprendre le petit, lui enlever sa plus chère tendresse son but, son amour, sa vie en un mot.

Sans réfléchir, brusquement, elle quitta le groupe formé

par Gérard et son fils, que Philippe regardait avec une satisfaction émue, et elle courut jusqu'à la maison où elle éclata en sanglots.

— Qu'y a-t-il? demandèrent ensemble Nounou et Joseph qui venaient de l'entendre entrer et qui, n'étant pas au courant de la scène qui venait de se passer au jardin, ne comprenait rien à l'état dans lequel elle se trouvait.

— Mon Jacques va partir! Nounou, Joseph... Jacques va partir!

Cependant, les deux amis n'avaient pas manqué d'être très étonnés du départ soudain de la jeune fille.

— Je vous en prie, disait Gérard à Philippe, expliquez-moi, de grâce...

— Soyez sans inquiétude, Jacques est bien votre fils, l'enfant recueilli par M^{lle} de Sermane dans sa propriété de *la Providence*. Je n'en sais guère plus long, à vous, mon cher ami, d'éclaircir tout cela. Pour ma part, je suis en plein mystère, mais vous êtes heureux, c'est l'essentiel...

— Comment vous remercier, Philippe...

— Remerciez d'abord M^{lle} de Sermane...

— C'est vrai. Dans mon trouble et mon bonheur, je perds la tête et me conduis comme un rustre. Où est cette jeune fille?

— Elle vient de nous quitter, en proie, me semble-t-il à la plus violente émotion, c'est compréhensible, elle pense sans doute que vous allez lui enlever « son » enfant...

— Allons vite vers elle, Philippe... Viens, Jacques...

L'enfant que Gérard avait, depuis un instant, déposé à terre leur avait déjà faussé compagnie.

Ils le retrouvèrent sur les genoux de Christiane, dans le petit salon où celle-ci s'était réfugiée. Nounou et Joseph la consolait de leur mieux en lui disant qu'elle ne cesserait certainement jamais de voir Jacques.

— Tu pleures, petite maman, disait l'enfant, et moi qui suis si content. Mon papa est justement le plus gentil de tous les messieurs que je connais...

Comme les deux hommes entraient dans la pièce, la pauvre jeune fille essaya tant bien que mal de cacher son trouble et d'essuyer ses yeux tout rougis par les pleurs qu'elle venait de verser.

— Comment me faire pardonner, mademoiselle, balbutia Gérard en s'adressant à elle. Dans ma joie, j'ai oublié mon premier devoir, qui était, avant d'embrasser mon enfant, de vous exprimer toute ma reconnaissance pour ce que vous avez fait pour lui et que j'ignore encore.

Et lui prenant délicatement la main, il y déposa un respectueux baiser.

.....
 Tout restait à dire à ces êtres que le hasard venait de rapprocher et qui ne croyaient avoir entre eux aucun lien.

Par où commencer?

Réunis autour de la table de la salle à manger où Nounou avait rapidement mis le couvert pour un frugal dîner, les langues commencèrent à se délier, et il était plus de deux heures du matin, lorsque Joseph sentant malgré lui le besoin de dormir, avait conseillé de remettre à plus tard la suite de la conversation.

Philippe avait alors proposé à son ami de prendre sa chambre et d'aller coucher à Mâcon, mais Gérard avait préféré se retirer, promettant bien de revenir le plus tôt possible, dans la matinée.

C'est que cette conversation n'avait pas été sans apporter bien de l'imprévu à tous ceux qui y avaient pris part, à Christiane et à Gérard surtout.

Lorsque celui-ci avait commencé l'histoire de sa vie,

qu'il se devait bien de raconter à son ami Philippe autant qu'à la mère adoptive de son fils, il avait tenu d'abord à leur faire part de son véritable nom.

— Je ne m'appelle pas Guy Leguern, leur avait-il dit. J'ai dû prendre un nom d'emprunt pour me permettre de refaire ma vie, cruellement brisée par un bandit. Mon nom est Gérard Fallès...

A ces mots il avait vu la jeune fille pâlir, puis rougir, en proie à un trouble profond.

— Gérard Fallès... ce n'est pas possible... Gérard Fallès est mort... et pourtant...

Elle venait de situer à l'instant même l'endroit où elle avait rencontré le faux Guy Leguern. Ah! elle savait bien qu'elle avait déjà vu ce regard si doux, ce visage à la fois si énergique et si bon!...

— Non, Gérard Fallès n'est pas mort. Dieu a voulu qu'il soit sauvé pour nous montrer que sa justice est plus forte que la justice des hommes. Mais... Mademoiselle, pourriez-vous me dire comment vous connaissez le nom de Gérard Fallès, les journaux ont si vite étouffé la malheureuse affaire où il perdait plus que la vie, que vous devriez à peine vous en souvenir.

La stupéfaction de l'ingénieur avait été à son comble lorsqu'il avait entendu Christiane lui dire, les yeux dans les yeux :

— J'ai connu le nom de Gérard Fallès par Albert de Jouve dont je fus la malheureuse fiancée et c'est grâce au fils de Gérard Fallès que je ne suis pas aujourd'hui la femme de ce monstre...

Et Christiane avait raconté toute la lamentable histoire de ses fiançailles, sa rupture avec de Jouve, la mort de son père, sa ruine et son départ de Villeneuve... tristes événements, éclaircis seulement par les frais sourires de petit Jacques.

Gérard, de son côté, n'avait plus rien caché de sa tragique aventure et avait exposé en détail tout ce qui se rapportait à son invention, au vol de ses plans, à son emprisonnement, à sa fausse mort, à son sauvetage par le vieux Corthis, à la découverte de son enfant et à toute la suite de sa vie.

Toutes choses que le lecteur sait déjà.

Une seule nuit était en effet bien courte pour rappeler tous ces faits auxquels s'ajoutaient, forcément, venant de part et d'autre, de longs et nombreux commentaires.

CHAPITRE V

PREMIERS AVEUX.

Quoique s'étant couchée très tard dans la nuit et n'ayant que très peu dormi, Christiane, un peu remise des émotions de la veille, se leva tôt ce matin-là.

Une fois sa toilette terminée, — oserait-elle dire qu'elle n'y avait pas mis un soin particulier? — elle entra sur la pointe des pieds dans la chambre de Jacques qui dormait encore.

S'approchant de son petit lit, elle se mit à considérer longuement l'enfant, dont le souffle régulier soulevait légèrement la poitrine, sous les draps.

Ses cheveux blonds, quoique mis en désordre durant la nuit, encadraient gracieusement son fin visage aux yeux clos. Le cou replié reposait nonchalamment sur l'oreiller, soutenant la petite tête toute alourdie de sommeil.

Une silencieuse émotion étreignit M^{lle} de Sermane. Combien de fois déjà avait-elle regardé dormir le fils de Gérard Fallès? Combien de fois s'était-elle penchée,

attentive, sur son berceau, d'abord, sur son lit de petit garçon, ensuite.

Elle n'aurait su le dire.

Et cependant, jamais elle n'avait ressenti pour lui pareille tendresse!

Allait-elle vraiment devoir se séparer de lui!

Se pouvait-il qu'ayant retrouvé son père, l'enfant la quittât, elle qui l'avait élevé et qui l'aimait autant que son fils. A cette seule pensée, elle sentait à nouveau les larmes lui monter aux yeux.

Non, ce n'était pas possible... il fallait attendre, Gérard Fallès n'avait pas encore dit si son intention était de reprendre l'enfant tout de suite. Peut-être n'avait-il pas prévu chez lui l'arrivée de son fils... des difficultés matérielles retarderaient peut-être la séparation...

Un petit coup frappé à la porte de sa chambre qui communiquait avec celle de Jacques, la tira de cette songerie.

— C'était Nounou.

— J'ai entendu que vous étiez levée, Christiane (la jeune fille avait voulu depuis longtemps qu'elle supprimât le « Mademoiselle »), vous n'êtes pas souffrante, au moins, après toutes ces émotions?

— Mais non, ma vieille Nounou; mais ne vois-tu pas, tout de même, qu'« on » vienne à nous l'enlever, : ajoutait Christiane, revenant toujours à son idée. C'est son droit, en somme...

— Et qui est-ce qui s'occuperait de lui? vous croyez qu'un homme sait s'occuper d'un enfant? répliquait la chère vieille pour calmer l'inquiétude de la pauvre petite.

— Dans tous les cas, M. Fallès nous fera bien connaître ses intentions, un jour, nous n'aurons qu'à nous y conformer.

— Moi, si j'étais vous, déclara Nounou, je ne serais pas si inquiète que ça ...

— Et pourquoi, demanda ingénument Christiane.

— Parce que...

Mais M^{me} Julie Bourdet, dite Nounou, tourna les talons, ayant dans sa tête une idée qu'elle gardait pour elle seule.

.....
Gérard arriva vers neuf heures au *Refuge*.

Frais et dispos, Jacques sorti depuis peu de son bain, était en train de dévorer une large tartine de confitures.

— Bonjour, papa ! avait-il crié en apercevant la voiture qui s'arrêtait devant la grille.

— Bonjour, mon grand, il me semble que l'appétit est bon, ce matin. En voilà une belle tartine !

— Si tu en veux une comme ça, maman va te la faire, tu sais...

Christiane avait souri, en entendant ce propos.

— Je crois que j'aurai du mal à me faire aimer autant que vous, Mademoiselle, avoua Gérard en serrant affectueusement la main que la jeune fille lui tendait, et cela est bien compréhensible. Quel dévouement de tous les instants a dû être le vôtre pour que ce petit vous aime ainsi !

— Je n'aurais pas aimé davantage mon fils si j'en avais eu un, répondit simplement la jeune fille, et il ne faut pas voir du dévouement où il y a d'abord de la tendresse.

— C'est égal, lorsque je pense à tout ce que je vous dois pour avoir recueilli, soigné, élevé mon enfant, je crains que ma vie entière ne soit pas assez longue pour vous prouver toute ma reconnaissance.

— Oh ! que voila des grands mots ! Je vous assure que nous sommes absolument quittes, ayant toujours eu infiniment plus de joies que d'ennuis à m'occuper de ce petit. Il m'a sauvée du désespoir...

« Non, vraiment, en y réfléchissant bien... c'est plutôt moi qui devrais vous remercier, Monsieur Fallès...

— Ce serait pour le moins original, Mademoiselle, votre bonté naturelle n'a d'égale que votre modestie. Jacques peut bénir Dieu de vous avoir mise sur son chemin.

— Nounou et Joseph ont plus que moi droit à votre reconnaissance. En liant mon sort au leur et en assumant la plus grande partie des charges matérielles que mon modeste avoir ne me permettait pas de prendre entièrement, ils ont montré une abnégation auprès de laquelle la mienne n'existe pas.

— Je ne l'oublierai jamais, croyez-le bien. Il ne faudra jamais nous séparer d'eux, n'est-ce pas?

Un peu surprise par ce « nous » qui tombait certes entre eux comme un joyeux message du destin, Christiane ne put que balbutier dans son trouble :

— Oh! certainement, certainement !

Le bruit sec d'un volet se rabattant contre un mur, bientôt suivi d'un second bruit semblable, interrompit le doux entretien.

— Hello ! Guy, déjà là ?

— Gérard, mon vieux, maintenant, s'il vous plaît...

— C'est vrai, c'est vrai.

C'était Philippe qui se réveillait, après avoir largement, rattrapé les heures de sommeil perdues la veille, et qui venait d'ouvrir discrètement sa fenêtre !

Le temps de faire sa toilette et il avait rejoint les jeunes gens au jardin

— Je ne suis pas de trop ? dit-il en leur serrant à tous deux la main, et en embrassant Jacques qui, bien entendu, ne quittait pas son père d'une semelle.

— Comment pouvez-vous dire ça, Philippe, se récria Gérard. Vous de trop ! Vous à qui je dois d'avoir retrouvé

mon fils ! Voyez-vous quelle désillusion aurait été la mienne si, retournant dans la Somme prochainement, comme c'était mon intention, et me présentant à *la Providence* j'y avais trouvé des propriétaires ignorants tout de cet enfant. Non, Philippe, ce qui me lie à vous maintenant, est plus fort que la plus vieille amitié !

— Bravo, Gérard ! pour cette déclaration, reprit Philippe gaiement. Pour fêter tant de bonheur, je propose d'aller déjeuner aux Écharmaux.

Il fut décidé que tout le monde irait dans l'auto de Gérard, Nounou et Joseph, malgré qu'on les en eût priés avec insistance, ne voulurent pas suivre le joyeux groupe.

— Les jeunes ensemble et les vieux à la maison !

Telle était la seule raison de leur refus. Un sourire heureux l'accompagnait d'ailleurs. Christiane paraissait si radieuse qu'ils en oubliaient de penser à eux !

Il n'y eut rien à faire pour les décider et ils embarquèrent Christiane et Jacques, Gérard et Philippe, en leur souhaitant une bonne promenade.

Jacques avait tenu, bien entendu, à se mettre à côté de Gérard, ne perdant pas un de ses mouvements et lui posant mille questions sur la marche de la voiture.

Les Écharmaux, site ravissant à 900 mètres d'altitude, cachent dans les sapins leur groupe de maisons et leur grand hôtel de la terrasse duquel on jouit d'une vue splendide sur la sauvage vallée de l'Azergue. Située à une quarantaine de kilomètres de Mâcon, dans les monts du Beaujolais, c'était une randonnée d'une heure à peine, à laquelle nos trois jeunes gens prirent un plaisir extrême.

Lorsqu'ils y arrivèrent, ils avaient tous une faim de loup.

Après avoir parfaitement bien déjeuné, ils décidèrent de faire une petite promenade dans les bois environnants.

Un magnifique soleil de juillet filtrait à travers les arbres, faisant danser des ronds de lumière sur le sol, tout parsemé d'aiguilles de pins. Malgré la chaleur, l'air était léger à cause de l'altitude, léger comme le cœur de nos promeneurs tout à la joie d'être réunis et oublieux des douleurs passées.

Christiane marchait parfois en avant, donnant la main à Jacques dont elle paraissait la grande sœur.

Gérard pouvait voir sa gracieuse silhouette se profiler dans les sapins et il admirait silencieusement sa beauté qu'un jour de bonheur et l'éveil de l'amour épanouissaient au point de la rendre des plus attirantes.

Philippe respectait le mutisme de son ami. Quoique marchant côte à côte, ils ne se parlaient pas et leur regard suivait la même forme légère qui, près du petit garçon, apparaissait et disparaissait tout à coup entre les arbres.

Puis le groupe se reformait. Jacques bavardait comme une petite pie, prenant son père à témoin de toutes ses surprises, de tous ses étonnements d'enfant.

Le sentier dans lequel ils s'étaient maintenant engagés montait ferme et devait aboutir à une sorte de belvédère. Le bambin se mit à courir, suivi par Christiane toute rose et un peu essoufflée.

Philippe regardait Gérard sans en avoir l'air et lisait en lui toutes ses pensées. Plus troublé qu'il ne voulait le paraître, celui-ci appelait :

— Jacques, tu vas fatiguer ta petite maman, arrête-toi...

Mais Jacques grimpait toujours, bientôt rattrapé d'ailleurs par la jeune fille. Ils étaient arrivés au petit abri auquel le sentier aboutissait en effet et duquel on embrassait un immense horizon.

Ils s'assirent et attendirent Gérard et Philippe.

Ceux-ci les aperçurent dans le soleil et offrant tous deux

à leurs regards un visage épanoui, éclairé d'un franc sourire.

— Comme la vie est simple pour vous maintenant... dit Philippe à son ami.

— Simple, c'est vrai, Philippe, reprit Gérard Fallès mais *voudra-t-elle?*

La journée était vraiment magnifique et l'on avait rarement vu une telle pureté d'atmosphère.

— Comme c'est beau ! murmura Christiane dont les yeux se perdaient au loin.

— Comme tu es belle, toi aussi, petite maman, tu n'as jamais été aussi jolie qu'aujourd'hui, riposta Jacques.

— Veux-tu te taire, grand polisson, grondait la jeune fille, rouge de plaisir.

— Laissez-le au contraire, Mademoiselle, reprit Gérard qui venait de s'asseoir auprès de Christiane. Je suis fier de voir que mon fils a du goût.

— Oh! Oh! si vous vous faites des compliments, je n'ai plus qu'à m'en aller, dit Philippe en plaisantant. Viens, mon vieux Jacques, nous allons faire une provision de pommes de pins pour les rapporter à Nounou...

— C'est ça, dit l'enfant en battant des mains.

Et tous les deux de s'esquiver.

— Votre ami Philippe est vraiment trop taquin ! dit Christiane horriblement gênée par ce tête-à-tête qu'elle souhaitait et redoutait à la fois.

— Je crois qu'il ne faut pas lui en vouloir, Mademoiselle. C'est un garçon très perspicace qui a compris que le papa de Jacques devait avoir quelque chose de très important à dire à M^{lle} Christiane de Sermane. »

La jeune fille sentit que son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. C'était bien ce qu'elle avait prévu

Gérard allait lui dire qu'il emmenait son enfant, qu'il fallait qu'elle se préparât à une séparation prochaine.

— Je sais bien, Monsieur, dit-elle simplement et en se méprenant sur ce que le jeune homme avait à lui dire, je sais bien que mon rôle est terminé. Jacques doit vivre maintenant auprès de vous, mais je ne croyais pas que vous me demanderiez de vous le rendre si vite...

Des larmes déjà lui montaient aux yeux. Gérard prit tendrement dans les siennes une de ses mains qu'elle ne retira pas et, doucement, lui murmura ces mots :

— Qu'allez-vous croire ! et pensiez-vous que j'allais vous demander de vous séparer de cet enfant que vous avez fait ce qu'il est. Lui-même le voudrait-il ? L'enlever à sa petite maman ? Ah ! je serais bien reçu !...

« Non, j'ose dire que Jacques est à vous avant d'être à moi. Voulez-vous que, pour toujours, il soit à nous deux ?

La jeune fille avait peine à comprendre ces mots si simples et à la fois si pleins de sens.

— Quoi ! vous voudriez bien que je ne me sépare pas de lui ? murmura-t-elle, illuminée par une grande joie.

— Je le veux, Christiane, reprit-il fermement et l'appelant pour la première fois par son petit nom. Je vous connais depuis hier, c'est possible, mais ça, ce sont les apparences. En réalité, je vous connais depuis le jour où vous avez commencé à vous occuper de mon fils. Votre caractère, votre âme généreuse, votre nature exquise, je n'ai pas besoin de les découvrir. Ce que vous avez fait, la façon dont vous l'avez fait, surtout, me prouve assez quel être exceptionnel vous êtes. Que puis-je faire pour vous mériter ? Mon plus cher désir serait que vous soyez encore plus la petite maman de mon Jacques en devenant ma femme. Dites, Christiane, voudrez-vous un jour ?

La jeune fille avait écouté ces mots si doux sans chercher

à les interrompre. Un trouble immense l'envahissait et sa main tremblait très fort dans celle de Gérard.

Ah! c'était bien la première fois qu'elle entendait des mots pareils! Qu'ils lui allaient droit au cœur!

Si elle voudrait un jour? Mais elle n'avait pas besoin de réfléchir. Était-ce depuis hier, aussi, qu'elle connaissait Gérard Fallès? et ne l'aimait-elle pas sans le savoir, depuis le jour où elle l'avait aperçu à l'usine, alors qu'elle était la fiancée de de Jouve?

Elle leva les yeux vers lui et vit qu'il attendait avec une angoisse folle une réponse qui le remplirait de joie ou lui enlèverait tout espoir.

— Mon désir est le même que le vôtre, Gérard, dit-elle dans un souffle, nous ne serons pas trop de deux pour aimer cet enfant. Je serai heureuse de vous aider dans la tâche que vous entreprendrez. Je ne doute pas que vous vouliez faire de votre fils un homme, un homme vaillant et courageux comme vous l'êtes. Je voudrais qu'il vous ressemble plus tard...

— Et moi, je voudrais que ce fût à vous qu'il ressemblât, qu'il ait toutes vos qualités de cœur, votre sensibilité et votre bonté... Ah! vous me remplissez d'une joie immense en ne repoussant pas l'offre que je vous fais de partager, bien tôt ma vie. J'ose espérer qu'un jour vous m'aimerez et que ce ne sera pas seulement Jacques que vous aimerez en moi...

Une ombre avait traversé le front de Gérard en disant ces derniers mots.

— Seriez-vous jaloux de votre fils? dit-elle, doucement comme en ayant l'air de se moquer.

— Peut-être, répondit-il en lui souriant. Depuis cinq ans qu'il a toute votre tendresse, n'allez-vous pas me considérer comme un intrus et vais-je oser réclamer une petite part de votre cœur merveilleux?

— Gérard! N'avez-vous pas déjà compris que l'amour que j'ai donné à votre enfant avant de vous connaître était le chemin qui me conduisait vers vous? Vous réalisez tous mes rêves et même mes rêves inexprimés, car je n'aurais jamais espéré qu'un jour je puisse être ainsi comblée.

Il lui tenait toujours la main et ils se turent. Un ineffable bien-être les envahissait, une immense gratitude envers la Providence divine qui leur avait réservé cette minute de complet bonheur, et de si grande compréhension réciproque.

Respectueusement, Gérard porta la main de la jeune fille à ses lèvres et y déposa un long et doux baiser.

Cependant, de purs éclats de voix leur annonçaient que le bambin se rapprochait avec Philippe.

Gérard lâcha la main de M^{lle} de Sermane.

— Déjà séparés! dit-il.

— Pour toujours l'un à l'autre, au contraire, murmura-t-elle, noyant son beau et candide regard dans le sien.

CHAPITRE VI

LE CADEAU DE GÉRARD.

Ces fiançailles officieuses et si rapides n'avaient étonné personne, c'est-à-dire ni Philippe, ni Joseph, ni Nounou surtout, qui avait prévu ce dénouement dès que le papa de Jacques était entré dans la maison!

Gérard et Christiane les avaient annoncées, d'ailleurs, tout simplement, à leur retour des Echarmaux, tandis que réunis comme la veille au soir, autour de la table familiale, ils s'apprêtaient tous à déguster un délicieux

repas à la confection duquel Nounou avait apporté tous ses soins.

Jacques qui ne comprenait pas bien tout ce que cela voulait dire et qui n'avait pas mis en doute un seul instant que son papa et sa petite maman devaient vivre désormais ensemble avec lui, trouvait plus que naturelle cette solution.

Puisque Gérard était son papa, il était bien évident qu'il devait être le mari de celle qu'il appelait depuis toujours : maman !

Une semaine de douce intimité avait suivi la grande décision, puis un jour, Philippe craignant d'être indiscret en restant plus longtemps au milieu de ses amis, annonça qu'il partait pour Paris, appelé soi-disant par le rédacteur d'un grand journal, qui lui demandait sa collaboration. En réalité, c'était une affaire qu'il aurait pu traiter par correspondance, mais sa grande délicatesse lui faisait craindre d'être un tiers gênant entre les deux fiancés.

— Je vous accompagnerai jusqu'à Paris, lui avait dit Gérard. Il est temps que je fasse le nécessaire pour reprendre ma véritable personnalité. Je ne peux pas me marier sous un faux nom ! J'ai également d'autres choses importantes à régler...

Mais de ces « autres choses » il n'avait absolument rien dit.

— Resterez-vous longtemps ? avait demandé anxieusement Christiane, que l'idée de cette première séparation attristait profondément.

— Le moins longtemps possible ? quinze jours, trois semaines au plus. Je laisse ici tout ce que j'aime et ma plus grande hâte sera d'y revenir bien vite. A mon retour, nous fixerons, si vous le voulez bien, la date de notre mariage, ma chérie ?

— Si je le veux ! Gérard, mon plus grand désir est de ne plus jamais vous quitter !

Les jours avaient passé. Le ménage Bourdet, Christiane et Jacques s'étaient retrouvés seuls, comme avant l'arrivée de Philippe Peyret, comme avant ces heureux événements qui allaient bouleverser entièrement leur existence.

Christiane recevait tous les jours des nouvelles de Gérard, missives tendres et passionnées, mais évasives dès qu'il était question des affaires. Il ne fixait pas encore de date de retour.

Elle lui répondait au nom de Guy Leguern.

Un matin, alors qu'elle était au jardin, Jacques jouant auprès d'elle, le facteur lui remit une lettre de son fiancé lui annonçant qu'il arriverait le lendemain. La lettre venait d'Amiens, ce qui ne manqua pas de l'intriguer beaucoup. Qu'était-il allé faire dans la Somme ? Il n'avait été question que de Paris.

Une inquiétude la saisit.

S'il était allé voir de Jouve et lui dire son fait !

Cela la rendit songeuse toute la journée...

Comme il lui tardait de revoir Gérard !... Comme il lui manquait ?... Comme elle l'aimait !...

Il y avait plus de trois semaines qu'il était parti, trois semaines qui lui avaient paru plus longues que six mois !

Il arriva enfin, accueilli par des transports de joie de la part de Jacques, par l'expression d'une tendresse infinie de la part de Christiane.

— C'est fini, tout est arrangé, dit-il à M^{lle} de Sermane, lors de leur premier tête-à-tête, nous ne nous quitterons plus jamais et j'ai le bonheur de vous annoncer que Guy Leguern est mort définitivement. Gérard Fallès, par

donc être révisé, ma réhabilitation sera officielle, vous n'aurez pas à rougir de porter le nom de Gérard Fallès.

— Je n'avais pas besoin de cela pour en être fière, reprit la jeune fille, tout émue à la pensée de ce rappel à sa vie future de jeune femme...

— Et si vous le voulez bien, nous irons vivre dans ce pays qui fut le vôtre et le mien et qui a connu tous nos chagrins. Voulez-vous qu'il soit aussi le cadre de notre grand bonheur? L'usine de Villeneuve va être installée pour la fabrication de mon nouvel appareil. Je laisse ma place de Brignoles à mon sous-directeur, aidé de l'ancien contre-maitre Dubard et dirigerai l'usine de la Somme. Je me suis déjà occupé de chercher pour nous une installation, mais je voudrais vous en laisser la surprise. Si, toutefois, vous consentez à revenir vivre là-bas.

— Avec vous et Jacques, où vous voudrez.

— Je le savais, avoua Gérard dans un baiser.

.....
Leur mariage fut célébré à Mâcon, quelques semaines plus tard, dans la plus stricte intimité.

Philippe avait tenu, bien entendu, à y assister, et Gérard avait voulu qu'il soit son témoin. La reconnaissance qu'il lui portait était immense et Peyret lui-même était absolument ravi d'avoir été la cause de cette union qui s'annonçait sous de si heureux auspices.

Il avait été décidé que Jacques resterait encore avec le ménage Bourdet pendant quelque temps, car Gérard désirait faire un voyage de noces en Italie avec Christiane. Ils resteraient environ un mois, visitant Florence, Venise, Rome, Naples, et revenant par la Sardaigne, la Corse et la Côte d'Azur.

C'était une vraie joie pour le jeune couple de vivre ce

contre, est bien vivant ! Le vieux Corthis, qui n'est plus aujourd'hui une jeunesse, a pu en témoigner lorsque je suis venu à Villeneuve-sur-Somme, avec le groupe de mes administrateurs de Lyon, accompagnés de ceux de mon ancienne affaire des avions de transport — directeur Albert de Jouve ! — Cette société est actuellement en pleine déconfiture et il était question depuis quelque temps déjà que le groupe I. H. R., dont l'usine de Brignoles fait partie, rachète celle de Villeneuve-sur-Somme.

« C'est aujourd'hui chose faite.

— Et de Jouve ? risqua Christiane que le nom seul de cet homme faisait frémir et remplissait de dégoût.

— Il n'est pas question, bien entendu, qu'il reste là. Nouvelle société, nouvelle direction. Surtout qu'il est bien établi, maintenant, que la faillite de la Société des avions de transports, malgré l'ancienne invention Fallès, n'est due qu'à l'incompétence et à la pitoyable direction d'Albert de Jouve. J'ai tout raconté à mes administrateurs et ils ont tenu à ce que l'entrevue que j'aurais avec ce voleur ait lieu en leur présence. Ah ! il a fallu voir la tête du bonhomme ! Il a cru à une hallucination, puis il a tout avoué. Il purgera sa peine et, une fois sorti de prison, il ira se faire pendre ailleurs !

— Je suis heureuse pour vous, Gérard. Il a fallu cinq ans pour que la vérité soit enfin connue. Oublierez-vous tous vos chagrins passés ?

— Tout n'est-il pas, déjà oublié, ma chérie, auprès de vous ?

— Gérard, vous êtes bon.

— Je vous aime, simplement, Christiane, et je crois que Dieu permet que nous soyons heureux ensemble, reprit le jeune homme, serrant amoureusement la jeune fille dans ses bras. Mais je ne vous ai pas tout dit. Mon procès va

cité peut faire naître une union basée sur l'affection, la confiance et l'estime réciproques.

Enfin, un jour de fin octobre, ils prirent le chemin du retour, et l'on pût voir la Talbot beige rouler vers le Nord.

Appuyant délicatement sa tête sur l'épaule de son mari qui conduisait, Christiane laissait flotter sa pensée, tandis qu'un délicat crépuscule d'automne revêtait d'ocre et d'or toute la campagne environnante.

Gérard et Christiane étaient partis le matin de Lyon et c'était le dernier jour de leur voyage.

Dans quelques minutes maintenant, ils allaient arriver dans le pays qui avait été témoin de toutes leurs infortunes.

— J'ai été bien sage, Gérard, dit Christiane tout à coup, et j'ai attendu avec ferveur et pour vous en laisser aussi tout le plaisir, la surprise que vous désirez me faire, concernant notre maison. Vous avez voulu que je sois toute à vous pendant ce mois délicieux que nous venons de passer et qu'aucune autre pensée ne vienne m'effleurer. J'avoue qu'aujourd'hui mon impatience est folle de savoir où vous m'emmenez...

Gérard souriait sans répondre, accélérant la vitesse de la voiture qui suivait alors une large route bordée d'arbres,

— Mais je reconnais cette route, s'écriait maintenant la jeune femme en proie à un grand trouble et sur le point de comprendre...

— Fermez les yeux, ma chérie, voulez-vous, et ouvrez-les quand je vous le dirai...

Cinq minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Christiane sentait tous les battements de son cœur.

Puis comme l'auto ralentissait :

mois de solitude à deux, devant les merveilles de la nature et de l'art.

Heureux !

Comme ils étaient heureux, confortablement installés dans leur auto qui les emportait bien loin de tout, leur semblait-il, vers un pays de rêve et d'amour.

Il n'avait toujours pas été question de leur future installation et Christiane était partie sans savoir ce que son mari avait décidé pour leur nouvelle maison.

Chaque fois qu'elle avait voulu lui en parler il avait souri en lui disant :

— Ne vous préoccupez de rien, ma chérie, c'est moi qui doit avoir maintenant le souci de tout. Laissez-vous donc gâter un peu ! Soyez sans inquiétude.

— Mais, Gérard, c'est le contraire et c'est moi qui dois penser à vous faire un « home » agréable.

— Il suffit que vous y soyez pour qu'il le soit, Christiane.

— Une chaumière et un cœur, alors, Gérard !

Si le jeune homme avait été cachottier, ce n'est pas qu'il ne soit pas préoccupé de la « chaumière » en question. Il avait eu à ce sujet de longs conciliabules avec Joseph et Nounou, conciliabules qui cessaient comme par enchantement dès que Christiane apparaissait...

.....

Ils avaient laissé à Brignoles, qui avait été leur première étape, leur voiture qu'ils comptaient reprendre dans cette ville, lorsqu'ils auraient terminé en chemin de fer et en bateau, leur tour enchanteur au pays du soleil et de la beauté.

Ce que fut ce voyage, eux seuls auraient pu le dire ! Ce fut pendant ces jours bénis que leur amour connut son plein épanouissement, qu'ils surent quels trésors de féli-

— Nous sommes arrivés, dit soudain Gérard.

Christiane, ouvrant alors les yeux, aperçut *la Providence* baignée par la pâle lumière du soir.

— Ma chère maison! murmura-t-elle.

— Permettez-moi de vous l'offrir; c'est le premier cadeau de votre mari, Christiane, dit Gérard Fallès tendrement.

Elle le remercia d'un regard plein de reconnaissance et d'amour, tandis qu'au même instant, comme l'auto stoppait enfin, elle apercevait sur le perron de la vieille demeure, Jacques qui venait vers elle, en lui tendant les bras, suivi de Nounou et de Joseph qui pleuraient de bonheur et d'émotion.

FIN

Pour paraître le 15 Septembre sous le n° 297 de la Collection "FAMA"

PAR HENRIETTE LANGLADE

UN CŒUR TIMIDE

CHAPITRE PREMIER

La dernière bête venant d'être traitée, la jeune fille se redressa, lasse d'avoir été si longtemps courbée et son regard chargé d'ennui embrassa l'étable.

Devant les rateliers les croupes puissantes des vaches luisaient, sombres et dorées, sous la lueur de la lampe électrique.

Claire Bénars étouffa un soupir. Ce décor, elle le connaissait à en être excédée...

Toute petite elle avait respiré cette odeur chaude et forte des animaux à laquelle se mêlait celle, violente, du fourrage. En jouant, elle regardait sa mère soigner les bêtes; lorsque celle-ci était morte, cette tâche avait incombé à Jeanne, sa sœur aînée.

Jeanne et Claire avaient une dizaine d'années de différence. Physiquement et moralement elles étaient aussi dissemblables que possible.

Petite et frêle, Claire paraissait à peine ses vingt ans. Blonde, elle avait des traits délicats et réguliers et de beaux yeux bleus à l'expression candide qui lui donnaient un grand air de distinction dont demeuraient généralement étonnés ceux qui le voyaient pour la première fois.

Quant à Jeanne, bien qu'atteignant tout juste à la trentaine, elle ne donnait déjà plus l'impression d'être jeune. Maigre et sèche, toute en ossature, elle appartenait à cette race des paysannes pour qui le travail est le seul but de la vie et qui n'ont aucun souci de la coquetterie. Pourtant elle n'était pas laide et si elle l'avait voulu elle aurait même pu paraître agréable.

Mais il faut dire à sa décharge qu'elle assumait une

(A suivre.)

850-32. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE

ROMANS de sentiment et de tendresse, dont l'action vive, délicatement nuancée, sait retenir jusqu'à la dernière ligne l'attention des lectrices. les œuvres publiées par la

BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE

parlent au cœur des femmes.

Irréprochables de fond et de forme, discrètement élégants par leur présentation parfaite, ces volumes constituent une Bibliothèque idéale pour la Femme et la Jeune Fille.

Extrait de la Liste des Volumes parus :

ANITA ET SA CHIMÈRE

par MAGALI

UN CŒUR DORMAIT

par Jean de la TARDOIRE

EST-CE DONC L'AMOUR ?

par Philippe JARDYS

LE CHANT DU SILENCE

par Andrée SIKORSKA

L'ERMITE DE ROCHEMAURE

par Louis DERTHAL

LE CŒUR DE CENDRILLON

par Claude MAREUIL

LA MOITIÉ DE MON AME

par M.-A. HULLET

LES OISEAUX DE NOS CŒURS

par Henry JAGOT

SOUS UN TOIT NORMAND

par M. de CRISENOY

LA MAISON DU SORTILÈGE

par MAGALI

QUAND L'AMOUR S'EN MÊLE

par Claude SYLVAIN

UN CRI DANS LA TEMPÊTE

par André NARAT

Chaque volume : 7 francs

En vente chez tous les Libraires, dans les Bibliothèques des Gares et à LA MODE NATIONALE, 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e).

LES PATRONS FAVORIS

*Reconnus universellement
les meilleurs
1000 modèles nouveaux
par an
à partir 2,50 la poche*

94 Rue d'Alesia
PARIS (XIV)

**SE TAILLENT
TOUT SEULS**

The illustration depicts a large, stylized pair of scissors as the central focus. Five children, dressed in yellow and red polka-dot outfits, are shown interacting with the scissors. One child is at the top left, another is on the left side holding the handle, one is on the right side holding the blade, and two are at the bottom. The background is a light blue sky with a yellow ground area. The title 'LES PATRONS FAVORIS' is written in large, bold, black letters at the top. The address '94 Rue d'Alesia PARIS (XIV)' is written in black text on the right. The slogan 'SE TAILLENT TOUT SEULS' is written in bold red letters at the bottom right. A small illustration of a woman in a dress is visible in the bottom right corner.